

**Faculté des sciences économiques,
sociales, politiques et de communication
École des sciences politiques et sociales (PSAD)**

Qu'est-ce que l'agroécologie dans les Andes péruviennes ? Le cas d'Aija

Auteur : Romane Schadeck
Promotrice : Emmanuelle Piccoli
Lecteur : Etienne Verhaegen
Année académique 2018 – 2019
Master en Sciences de la Population et du Développement

Déclaration déontologique

« Je déclare sur l'honneur que ce mémoire a été écrit de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'il n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'il n'a jamais été publié, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux,...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur.

Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiant(e)s en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses et savoir que le plagiat constitue une faute grave. »



Remerciements

En septembre 2017, après un long et éprouvant bachelier en langue et littérature germaniques à au sein de l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve, je pensais dire adieu aux études universitaires. Je décide toutefois de me lancer dans le master en Sciences de la Population et du Développement. Au bout de deux ans, je n'ai aucun regret, que du contraire.

C'est pour cette raison que je souhaite remercier tous les professeurs donnant cours au sein de ce master. Merci pour leurs méthodes d'apprentissage, pour leur capacité à questionner et se questionner, pour leur habileté à transmettre et aborder des sujets dont l'humanité ne veut parfois pas entendre parler. Le Développement n'a qu'à bien se tenir. Merci à ce corps enseignant pour avoir transmis l'importance du sens critique sans craindre de remettre en question pour mieux comprendre.

Parmi ces professeurs, je souhaite remercier en particulier une professeure. Emmanuelle Piccoli. Merci à elle pour son partage passionné au cours de ces deux années. Merci à elle pour m'avoir accompagnée, d'abord en tant que professeure, ensuite en tant que promotrice. Merci à elle pour m'avoir aiguillée, conseillée et aidée à me repositionner quand il le fallait tout en me laissant libre de cheminer sur la route, parfois tortueuse, de la rédaction d'un mémoire. Tout simplement, merci.

Je remercie également mes parents sans qui ces cinq dernières années ne se seraient pas réalisées. Merci à eux pour leur soutien sans faille. Je remercie également mes proches ainsi que les personnes qui, de près ou de loin, ont échangé avec moi pour élaborer ce travail.

Enfin, je remercie tous les paysans et paysannes d'Aija. Merci pour leur hospitalité et leur bonne humeur lors de ces trois mois de terrain. Sans eux, ce mémoire n'aurait pu être réalisé. Merci à eux de m'avoir fait voir le monde autrement. Finalement, je remercie en particulier la Señora Máxima pour « m'avoir prise sous son aile » et avoir partagé son quotidien avec moi.

Table des matières

<i>Introduction</i>	1
<i>Chapitre 1 : Définir l'agroécologie : « tout un art »</i>	5
1.1. Définition générale et évolution.....	5
1.2. Agroécologie : business as usual ?.....	8
<i>Chapitre 2 : Agroécologie dans la Région Andine et le cas péruvien</i>	12
2.1. La Région Andine	12
2.2. Le mouvement agroécologique péruvien	14
2.3. Pour ne pas s'y méprendre : agriculture biologique/écologique vs. agroécologie et agriculture familiale vs. agriculture paysanne	17
<i>Chapitre 3 : Description d'Aija – Le terrain</i>	21
3.1. Population.....	21
3.2. Aspects géographiques	23
3.3. Le climat	23
3.4. L'agriculture	24
3.5. La question minière	28
3.6. La vie paysanne à Aija	30
3.6.1. Une journée-type dans la vie des habitants d'Aija	30
3.6.2. Le thème de la santé	34
3.6.3. Les festivités	35
3.6.4. Les aller-retours jusque Huaraz pour le maintien des bodegas	37
3.6.5. Les événements avec les ONG, le système d'entraide et les lagunes.....	37
3.7. Conclusion	40
<i>Chapitre 4 : La méthodologie à l'épreuve du terrain – Réflexion épistémologique</i>	42
4.1. Description générale du stage.....	42
4.2. Critères de sélection de l'enquête.....	45
4.3. Le processus de re-catégorisation de l'enquête.....	47
<i>Chapitre 5 : A quelle(s) réalité(s) l'agroécologie répond-t-elle à Aija ?</i>	53
5.1. Introduction	53
5.2. La pratique paysanne agroécologique	54
5.3. L'agroécologie : revalorisation ou homogénéisation des savoirs paysans traditionnels ?	56
5.4. Instrumentalisation de l'agroécologie.....	60
5.5. La pluriactivité des paysans andins d'Aija : frein aux pratiques traditionnelles ?	63
<i>Chapitre 6 : La transition agroécologique a-t-elle lieu à Aija ?</i>	68
6.1. Assurer la sécurité alimentaire dans la transition agroécologique	68
6.2. Une transition linéaire dans un espace-temps cyclique.....	70
<i>Conclusions générales</i>	74

<i>Bibliographie</i>	77
<i>Annexes</i>.....	83
Annexe 1 : Critères de sélection de l'enquête du projet IMPAC (en espagnol)	83
Annexe 2 : Résultats utilisés de l'enquête du projet IMPAC (en espagnol)	85
Annexe 3 : Fiches des agriculteurs enquêtés (10)	88

Table des figures

Figure 1 : Découpage territorial du département d'Ancash.....	21
Figure 2 : Districts de la province d'Aija	22
Figure 3 : Exemple de l'étagement écologique à Mallacayan et Aija.....	25
Figure 4 : Réunion d'APEA du 10 février 2019	28
Figure 5 : Derrière l'épais brouillard se situe la petite ville d'Aija.....	32
Figure 6 : Exemple d'un système de polyculture-élevage à Santa Cruz et exemple d'un élevage de cochons d'Inde à Aija	33
Figure 7 : Fête de la Vierge de la Candelaria le 2 février 2019	36
Figure 8 : Orchestre de la Candelaria et préparation de tamals	36
Figure 9 : Queña (polylepis tarapacana)	38
Figure 10 : Projet de reforestation à Mallacayan	38
Figure 11 : Laguna Tuctu (Santa Cruz) et Laguna Chacras (Mallacayan)	39
Figure 12 : Construction d'une cocina mejorada à Ullucurán	40

Introduction

Dans un contexte où la société est à l'écologisation de ses pratiques, l'agroécologie s'impose comme étant l'écologisation du secteur agricole. L'avènement du concept d'agroécologie s'explique par l'histoire de la modernisation de l'agriculture. L'agriculture familiale et paysanne des États du Nord comme les États-Unis a peu à peu disparu en laissant place au « modèle fermier de modernisation » (MFM). Ce modèle, dit « évolué » de l'agriculture familiale, combine force de travail familiale et main-d'œuvre salariée (Peemans, 2018). Le but du MFM était de commercialiser les surplus engendrés par une agriculture mécanisée et recourant aux intrants chimiques de synthèse. La modernisation par l'industrialisation de l'agriculture s'est renforcée dans les années 1930 et après la Seconde guerre mondiale, entraînant une « machinisation » de l'agriculture. (*Ibid.*). Les initiateurs faisaient partie du monde occidental, mais leurs politiques de modernisation ont fini par toucher le monde entier. Les États-Unis étant en crise avant les années du *New Deal*, leur agriculture s'est vue changée pour privilégier l'industrialisation des cultures par la politique du *grain-feed-livestock* (G-F-L). Cette politique visait à créer une chaîne agroalimentaire en donnant priorité aux grandes exploitations de monocultures (dont les céréales).

A la suite de la mise en œuvre de cette politique qui a contribué à l'augmentation de la production, les États-Unis ont écoulé leurs excédents grâce, entre autres, au Plan Marshall après la Seconde guerre mondiale. Absorbés par les idées de modernisation productiviste, les pays européens ont alors tenté de rattraper ce « retard » par rapport aux États-Unis en créant notamment la Politique agricole commune (PAC). Les paysanneries étant considérées comme arriérées, les pays du Sud, qui connaissaient des problèmes d'instabilité, se voyaient rejoindre le peloton des agricultures modernisées pour accélérer leur développement économique (Peemans, 2018). Pour soutenir cette « transition » de l'agriculture paysanne à l'agriculture industrielle, la Banque mondiale a soutenu des projets d'intensification de l'activité agricole donnant naissance à la Révolution verte dans les années 1950.

Phénomène concomitant de la Révolution verte, l'accaparement des terres n'a fait qu'accélérer le processus de marginalisation des paysanneries (Dufumier, 2012).

Le tournant néolibéral, instrumentalisé par les plans d'ajustements structurels (PAS) des années 1980 n'a pas épargné les campagnes en entraînant les pays du Sud à devenir des pays exportateurs de matières premières (Delcourt, 2012). Encore bercés par les idéaux de la Révolution verte et dans le but de rembourser la dette publique, certains pays du Sud se sont spécialisés dans l'exportation de denrées issues de monocultures. Face à l'hégémonie de l'agrobusiness, les paysans du Sud n'avaient pas les moyens financiers et matériels pour être compétitifs sur un marché de plus en plus globalisé. Nécessitant des intrants chimiques coûteux, il était impossible pour les petits agriculteurs du Sud de rivaliser face au « *capitalisme agraire* » (Delcourt, 2012, p.7).

Exacerbées par une prise de conscience des limites de la Planète, les conséquences de ces phénomènes ont conduit en 2008 à une crise alimentaire. « *Le terrain y était préparé* » (Delcourt, 2008, p.13). Dufumier affirme que les économies d'échelle associées à la naissance du secteur des agrocarburants dans les années 2000 « ont vidé » les campagnes (2012, p.79). C'est dans cette optique de renforcement du modèle agro-productiviste que les premiers mouvements sociaux paysans, indigènes et ruraux voient le jour (Delcourt, 2008). Grâce à la mobilisation des pays du Sud et de la *Vía Campesina*, l'expression « sécurité alimentaire » détient une connotation sociale et environnementale donnant naissance au concept de « souveraineté alimentaire » (*Ibid.*).

En 2009, le rapport du *International Assessment of Agricultural Knowledge, Science and Technology for Development* (IAASTD) met en évidence la nécessité de réintroduire les paysans dans le débat sur le développement rural et d'entrevoir dans l'agriculture paysanne une alternative au paradigme industriel et modernisateur dominant. Au même moment, l'agroécologie dont il est dit qu'elle s'inspire des savoirs paysans, s'impose comme solution à la crise de 2008 et comme nouveau paradigme face au modèle agroindustriel.

Dans une logique de modernisation, la paysannerie et ses pratiques étaient censées disparaître (Peemans, 2018). Par son développement, l'agroécologie remet toutefois en cause l'inéluctable disparition des paysanneries. Le paradoxe réside alors dans le fait que l'agroécologie, considérée comme une innovation, a pour fondements les savoirs paysans estimés comme arriérés. Certains affirment que les pratiques

paysannes s'inspirent de l'agroécologie (Vaillant & Dufumier, 2015 ; Dufumier, 2015), mais n'en va-t-il pas du contraire ? Dans le cadre d'un stage, un terrain d'étude a été réalisé à Aija, une petite province des Andes centrales du Pérou. Grâce à ce stage, une enquête statistique ainsi qu'une recherche qualitative sur la place de l'agroécologie dans cette province ont pu être menées. A quelle(s) réalité(s) répond l'agroécologie à Aija ?

Pour répondre à cette question, le présent mémoire s'articule autour de cinq chapitres. Premièrement, face au concept de l'agroécologie qui s'est avéré être « flou » sur le terrain, ce dernier a fait naître des questionnements sur la manière de définir et délimiter ce concept. Le chapitre 1 propose un état de l'art de l'évolution et de la définition de l'agroécologie à travers le monde.

Deuxièmement, et suivant une méthode « en entonnoir », le présent travail traitera de l'évolution de l'agroécologie dans la Région Andine pour ensuite étudier le mouvement agroécologique péruvien. Ce chapitre permet de comprendre dans quel contexte le concept d'agroécologie est abordé. Dans le chapitre 3 vient la description de la province d'Aija, région où le stage et la recherche pour le présent mémoire ont été réalisés. Cette partie offre un angle de vue plus précis que dans le chapitre 2 et permet de cibler les spécificités et caractéristiques à la fois des lieux et des paysans andins d'Aija.

La quatrième partie du mémoire relate la méthodologie et la réflexion épistémologique de la recherche effectuée. Étant donné que cette réflexion s'est construite sur des questionnements liés au déroulement de l'enquête réalisée dans le cadre du stage avec l'ONG Eclasio, le chapitre 4 fait état de l'évolution de l'enquête statistique, des critères de sélection de cette enquête et de la recherche mise en place à la suite de cette même enquête.

Le dernier chapitre de ce mémoire aborde les témoignages des agriculteurs d'Aija qui ont participé à l'enquête dans le but de démontrer ce que signifie l'agroécologie selon eux et selon leurs comportements observés durant la réalisation l'enquête, mais aussi durant les mois de terrain. Ce chapitre traite de la question de la pratique paysanne par rapport à l'agroécologie véhiculée par un projet de développement, de

l'instrumentalisation de l'agroécologie par certains agriculteurs enquêtés comme une manière de développer un « langage-développement » (Olivier de Sardan, 1995) et finalement, il évoquera la question de la transition agroécologique à Aija.

Enfin, en guise de conclusions finales, le présent mémoire retrace les principaux arguments développés pour démontrer quelle est la réalité du paysage agricole d'Aija et à quelles réalités répond l'agroécologie dans les districts d'Aija et de La Merced.

Chapitre 1 : Définir l'agroécologie : « tout un art »

1.1. Définition générale et évolution

L'agroécologie est un concept complexe auquel il est difficile de donner une seule définition. Avant de déterminer ce qu'il représente en Amérique Latine et, plus précisément, dans les Andes péruviennes, il convient de retracer un bref panorama historique de l'évolution du concept à partir des années 1970-1980 puisque c'est à cette époque qu'il prend de l'ampleur (Altieri & Toledo, 2010 ; Guzmán, 2015 ; Martínez-Torres & Rosset, 2014 ; Stassart *et al.*, 2012 ; Wezel *et al.*, 2009).

A partir des années 1970, l'agroécologie ne sera plus considérée seulement comme une science, mais également comme un mouvement socio-politique et un ensemble de pratiques (Wezel *et al.*, 2009). A cette même époque, l'écologie est alliée à l'agriculture et c'est de cette manière que la notion des « agroécosystèmes » naît (*Ibid.*). L'agroécologie répond donc à l'étude des agroécosystèmes et a pour point focal la protection des ressources naturelles en instaurant des agroécosystèmes durables. De cette manière, le concept de la durabilité de l'agriculture est interrogé (*Ibid.*).

Ensuite, les années 1990 font de l'agroécologie l'étude du système agroalimentaire, allant de l'agriculteur au consommateur, en passant par la distribution (Stassart *et al.*, 2012 ; Wezel *et al.*, 2009). L'agroécologie devient durant cette même période un mouvement, surtout en Amérique Latine où elle symbolise un vecteur de souveraineté alimentaire (Altieri & Toledo, 2010 ; Delcourt, 2014 ; Dufumier, 2012 ; Guzmán, 2015 ; Stassart *et al.*, 2012 ; Toledo, 2012 ; Wezel *et al.*, 2009). C'est sous cette forme que les mouvements sociaux latino-américains s'empareront du concept d'agroécologie en opposition au capitalisme et au système agroalimentaire dominant (Guzmán, 2015 ; Levidow, 2015 ; Martínez-Torres & Rosset, 2014 ; McMichael, 2014).

Enfin, l'origine de l'agroécologie comme étant un ensemble de pratiques vient d'Amérique Latine (Delcourt, 2014 ; Wezel *et al.*, 2009). A partir des années 1990, aux États-Unis, en Europe, l'agroécologie est synonyme d'alternative écologique au

modèle agroindustriel (Stassart *et al.*, 2012 ; Wezel *et al.*, 2009) tandis qu'elle est synonyme de revalorisation des savoirs paysans en Amérique Latine (Altieri & Toledo, 2010 ; Delcourt, 2014 ; Guzmán, 2015 ; Stassart *et al.*, 2012). C'est également une des formes que prendront les mouvements sociaux latino-américains (*Ibid.*).

A la suite de la crise alimentaire de 2007-2008, l'agroécologie s'impose comme la solution écologique (Delcourt, 2014) en opposition à la Révolution verte (Martínez-Torres & Rosset, 2014). Durant ces années de crise, la Vía Campesina fait valoir sur la scène internationale les notions de Souveraineté Alimentaire et de Droits des paysans en réintégrant la paysannerie dans le débat sur le développement de l'agriculture (Peemans, 2018). Le concept de souveraineté alimentaire est le fruit d'un processus de dialogues, propre au fonctionnement de la Vía Campesina, qui a débuté dans les années 1990 (Martínez-Torres & Rosset, 2014). Cependant, la question de la souveraineté alimentaire est conditionnée par le système agroalimentaire (McMichael, 2014). Il existe actuellement deux manières de voir l'agriculture : soit elle est perçue comme un secteur économique qui produit du capital, soit elle est comprise comme un lieu de rencontres entre agriculteurs, paysans, pêcheurs, fermiers, etc. ayant une manière propre de vivre et de produire écologiquement en assurant la souveraineté alimentaire (*Ibid.*). C'est pourquoi, pour comprendre l'implication de la souveraineté alimentaire, il faut analyser le contexte politique dans lequel elle opère (*Ibid.*). Il en va de même pour le concept d'agroécologie.

Aujourd'hui, l'agroécologie est donc « *une sorte de nouvelle révolution agricole pour assurer la durabilité* » (Peemans, 2018, p.32) ou « *une nouvelle révolution agricole à l'échelle mondiale¹* » (Altieri & Toledo, 2010, pp.165-166). Elle correspond également à « *un paradigme alternatif qui promeut l'agriculture locale et la production nationale de denrées alimentaires pour les paysans et leurs familles rurales et urbaines²* ». « *L'agroécologie est autant une science qu'un ensemble de pratiques, ..., de connaissances et de techniques qui se sont développées à partir des agriculteurs et leurs processus d'expérimentation³* » (*Ibid.*, pp.165-166). Enfin, les auteurs décrivent l'idée centrale de l'agroécologie comme le fait de dépasser

¹ Traduit par nous.

² Traduit par nous.

³ Traduit par nous.

l'alternative agricole. Il s'agit de soutenir des agroécosystèmes indépendants des intrants chimiques de synthèse.

Décrite en termes plus scientifiques, l'agroécologie correspond au :

...recyclage des éléments nutritifs et de l'énergie sur place plutôt que l'utilisation d'intrants, l'intégration des cultures et de l'élevage, la diversification des espèces et des ressources génétiques des agrosystèmes dans l'espace et le temps ou encore l'accent mis sur les interactions et la productivité à l'échelle de l'ensemble du système agricole plutôt que sur des variétés individuelles. (Delcourt, 2014, p.16).

Définie plus largement, l'agroécologie correspond à « *l'écologie des systèmes agroalimentaires* » (Wezel *et al.*, 2009, p.510). Cette définition englobe les aspects sociaux et économiques de l'agroécologie puisque le système agroalimentaire ne s'arrête pas à la seule production d'aliments. Il faut préciser qu'il s'agit d'un système agroalimentaire durable (Wezel *et al.*, 2009).

L'agroécologie en tant que mouvement pourrait correspondre au rassemblement d'associations d'agriculteurs ou de producteurs dont le but serait de proposer une agriculture alternative pour répondre aux défis environnementaux et écologiques (Wezel *et al.*, 2009). Dans cette optique, l'agroécologie serait définie comme « *un mouvement socio-politique de la population d'un pays pour le développement rural* » (*Ibid.*, p.511).

En tant qu'ensemble de pratiques, dans le cas de l'agriculture traditionnelle par exemple, l'agroécologie concernerait les moyens écologiques mis en œuvre pour la fertilisation, la conservation et la protection du sol ainsi que des techniques qui ne demanderaient que peu ou pas d'apports externes au fonctionnement de l'agroécosystème (Wezel *et al.*, 2009). De manière générale, l'agroécologie regroupe une série de pratiques qui ne sont pas nuisibles à l'environnement (*Ibid.*).

Au vu de son évolution, l'agroécologie est par essence polysémique et dépend de l'auteur qui la définit et de la dimension dans laquelle elle est employée (Stassart *et al.*, 2012). L'agroécologie répond à énormément de définitions, qu'il s'agisse de sa définition scientifique, de sa définition au sens d'un mouvement socio-politique ou au sens d'une série de pratiques écologiques. Puisque dans sa définition scientifique et son évolution, elle entend s'attarder sur les agroécosystèmes, l'agroécologie dépend de l'agroécosystème dans lequel on entend l'employer. De plus, tout dépend de l'angle selon lequel l'on souhaite observer l'agroécologie (Wezel *et al.*, 2009). L'agroécologie ne s'est pas développée de la même manière à travers le monde (Stassart *et al.*, 2012). En effet, elle s'est d'abord développée comme une science aux États-Unis et en Europe alors qu'au Brésil, elle a d'abord pris de l'ampleur comme un mouvement social (Wezel *et al.*, 2009).

Wezel *et al.* (2009) soulignent que beaucoup d'auteurs ne font pas utilisation du terme « agroécologie » dans leurs écrits alors qu'il s'agit d'agroécologie. La difficulté réside même dans son appellation et cette multitude de définitions et de synonymes, que ce soit dans le domaine scientifique, des sciences sociales ou des pratiques écologiques, s'avère être une source de confusion (Wezel *et al.*, 2009).

L'auteure Nathalie Girard (2014) écrit d'ailleurs sur les agroécologies et non sur une agroécologie. En effet, face à l'émergence d'une série d'agricultures portant toutes un intérêt à la place de l'écologie dans l'activité agricole, il s'agit de parler des agroécologies et non d'une seule écologie du système agroalimentaire (Girard, 2014). Il existe différentes pratiques et techniques répondant aux critères de l'agroécologie. Certes, ces pratiques et techniques sont considérées comme agroécologiques, mais ne doivent pas être substitués par la seule appellation « agroécologie ».

1.2. Agroécologie : business as usual ?

Par agroécologie, Duru, Therond et Fares (2015) font référence à l'agriculture écologique intensive et à la « *biodiversity-based agriculture* » dans le contexte européen (Duru, Therond & Fares, 2015, p.1240). La première ne remettant pas en cause le modèle intensif de l'agriculture industrielle, relevant de l'oxymore et reposant sur la biochimie pour assurer une agriculture intensive (Griffon, 2014). La seconde

proposant une agriculture biologiquement diversifiée grâce à l'innovation agronomique (Duru, Therond & Fares, 2015). Dans cette optique, l'agroécologie représente un ensemble de pratiques propres au contexte européen. Les savoirs paysans comme fondements de l'agroécologie semblent alors bien loin et le constat est que l'agroécologie regroupe « *une diversité de modèles d'agriculture écologisée* » (Compagnone, Lamine & Dupré, 2018, p.112).

En ce qui concerne l'Europe, Levidow ira même jusqu'à qualifier ces techniques de « *néo-productivistes* » (2015, p.84) répondant à un *corporate-environmental regime*. Sous la pression des mouvements sociaux et politiques luttant pour une agriculture plus résiliente, le système agroalimentaire actuel tente de continuer le *business as usual* tout en satisfaisant les consommateurs et en réduisant ses impacts environnementaux. C'est à cause de ce phénomène que l'on voit apparaître des expressions totalement antinomiques comme l'agriculture écologiquement intensive (AEI) (Levidow, 2015). Cela signifie que « *des méthodes agroécologiques ont été sélectionnées et incorporées à des modèles d'agriculture intensive – en essayant d'éviter les intrants chimiques tout en maintenant, voire en augmentant, la productivité* »⁴ (Levidow, 2015, p.85).

Finalement, « *l'agroécologie incarne-t-elle un changement de paradigme ou bien relève-t-elle du business as usual ?* » (Lamine, Bui & Ollivier, 2015, p.117). Le modèle agroindustriel s'est accaparé le concept d'agroécologie puisque ce dernier se voit attribuer le nom de « *mot-valise qui permet à la fois aux altermondialistes et aux tenants de l'ultralibéralisme de s'y retrouver* » (Pirrotte, 2014 as cited in Godin, 2017, p.11). Ce phénomène est une sorte de « *greenwashing* » déguisé laissant place à un modèle néo-productiviste.

En tout cas, en ce qui concerne l'agroécologie au sens de mouvement, « *tout le monde veut une agriculture plus durable, donc tout le monde déclare que son mouvement doit être appelé « agroécologie »* »⁵ (Wezel et al., 2009, p.511). Dans ses dimensions socio-politique, scientifique et comme un ensemble de pratiques, l'agroécologie

⁴ Traduit par nous.

⁵ Traduit par nous.

correspond bel et bien au nouveau *buzzword* (Levidow, 2015 ; Cornwall, 2010) car elle peut être utilisée par quiconque voudrait l'employer pour sa propre cause.

En fait, « *dans un sens, l'agroécologie prolonge le paradigme productiviste de la modernisation agricole alors que, dans un autre, au contraire, elle le remet profondément en cause* » (Compagnone, Lamine & Dupré, 2018, p.112). En effet, l'agroécologie réoriente le débat sur la circulation des connaissances puisqu'elle prétend mettre en évidence les savoirs paysans et agriculteurs (Compagnone, Lamine & Dupré, 2018). Par sa manière d'amener le débat sur la place du paysan dans le développement de l'agriculture, l'agroécologie se veut être un paradigme opposé à celui que nous connaissons actuellement. Face à ce mode de production de connaissances, la France notamment cherche à institutionnaliser l'agroécologie pour tenter de diffuser ces savoirs et connaissances à une plus grande échelle. Cette situation engendre un paradoxe : la nécessité de diffuser massivement les connaissances alors que la connaissance des « systèmes écologisés », qui est dite indisponible pour le moment, est en fait déjà disponible puisqu'elle découle de l'expérience empirique des agriculteurs (*Ibid.*).

Du fait de vouloir l'institutionnaliser et par conséquent, d'être contraint de discuter la circulation des savoirs, l'agroécologie vient nourrir les débats sur le régime agroalimentaire dominant (Compagnone, Lamine & Dupré, 2018). Vouloir faire de l'agroécologie une science appliquée s'avère être difficile étant donné que chaque agroécosystème est différent et que les savoirs qui lui sont rattachés sont « contextualisés » et « situés » (Girard, 2014) et découlent du savoir des agriculteurs et des paysans. Ces savoirs « *ne sont ni uniformes, ni standardisés, mais (re)construits par chacun au cours de ses interactions avec son milieu* » (Compagnone, Lamine & Dupré, 2018, p.122).

D'ailleurs, des récents travaux sur l'agroécologie démontrent que les savoirs locaux ou paysans sont souvent mis en évidence. Kloppenburg (1991) a d'ailleurs avancé l'idée qu'une science alternative basée sur les connaissances locales pouvait exister (*as cited in* Compagnone, Lamine & Dupré, 2018). Selon Darré (1994), ces dernières véhiculeraient par le biais d'interactions entre les acteurs, allant de l'agriculteur au chercheur (*as cited in* Compagnone, Lamine & Dupré, 2018). Les agriculteurs seraient

alors à la base de cette nouvelle « science » qui se voudrait « pratique ». Le risque d'une telle volonté est d'assister à « *une montée en généralité* » qui tendrait à gommer les particularités de ces savoirs pour les généraliser et les utiliser à plus large échelle (Compagnone, Lamine & Dupré, 2018, p.124). Cependant, selon ces auteurs, ces connaissances seraient partagées avec le contexte dans lequel elles ont émergé. De ce point de vue, l'agroécologie ne se veut pas comme une science « homogénéisante », mais mettrait en évidence le besoin de questionner la manière d'apprendre des pratiques agroécologiques.

Du concept de l'agroécologie ne découlent pas seulement des critiques envers lui-même. Discuter l'agroécologie au sens d'en énoncer les pratiques agroécologiques permet de remettre en question le modèle agroindustriel.

Chapitre 2 : Agroécologie dans la Région Andine et le cas péruvien

2.1. La Région Andine

La Région Andine, à savoir l'Équateur, la Bolivie et le Pérou ont été des zones propices au développement du concept d'agroécologie dans sa triple dimension du fait de leur passé de grandes civilisations préhispaniques paysannes, de la remarquable résistance des zones rurales et de l'auto-organisation dont font preuve ces pays (Toledo, 2012).

A la fin des années 1970, face à la montée du capitalisme dans l'agriculture, des manifestations débutent un peu partout en Amérique Latine (Guzmán, 2015). Les premiers mouvements sociaux paysans andins ont commencé en Équateur où plusieurs mobilisations de la population ont eu lieu dans le but de lutter contre une Réforme Agraire visant à commercialiser les terres des paysans (Toledo, 2012). Ces mouvements paysans, organisés et autonomes, ont fait office d'impulsion pour les mouvements sociaux des villes (Altieri & Toledo, 2010). Très vite, ces mouvements se sont organisés et ont créé des dynamiques participatives dans le but de lutter contre les multinationales de l'agroalimentaire et contre l'accaparement des terres (Guzmán, 2015). L'impératif à cette époque était alors de développer une alternative scientifique en opposition au modèle agroindustriel. En effet, en Amérique Latine, deux secteurs s'opposent. D'une part, les secteurs agro-exportateur et des agrocombustibles. D'autre part, le secteur paysan ayant pour type d'agriculture l'agriculture familiale (Altieri & Toledo, 2010). Les pratiques et connaissances paysannes, depuis longtemps mises de côté par le régime agroalimentaire dominant (Dufumier, 2012 ; Guzmán, 2015 ; Peemans, 2018), sont alors récupérées par les mouvements sociaux et paysans pour avancer un nouveau projet de développement rural écologique (Guzmán, 2015).

Que cela concerne l'Équateur, la Bolivie ou le Pérou, le mouvement paysan indigène (au sens général du terme) est le premier à soutenir les gouvernements progressistes et à s'opposer aux politiques néolibérales (Altieri & Toledo, 2010 ; Toledo, 2012). Ces mouvements paysans ont permis de remettre sur le devant de la scène la place de l'agriculture andine et la cosmovision qui lui est caractéristique. Ce faisant, ils se sont rendu compte que l'agriculture andine et l'agroécologie se combinaient à la perfection

pour proposer une alternative au modèle industriel (Altieri & Toledo, 2010). Sur base d'un dialogue de savoirs, propre aux initiatives paysannes (Guzmán, 2015 ; Martínez-Torres & Rosset, 2014), les groupes de résistance sont parvenus à proposer un savoir dit « hybride » entre des connaissances empiriques issues de l'observation des paysans et un savoir dit « scientifique » apporté par des institutions, ONG, des ingénieurs agronomes, des organisations et associations.

L'agroécologie entend s'attarder sur une vision holistique de l'agroécosystème qui correspond à la cosmovision andine (Guzmán, 2015). Dans ces termes, la prise de conscience écologique datant de la fin des années 1970 et du début des années 1980 a provoqué un regain d'intérêt pour les agricultures des Tiers Mondes, dont l'agriculture andine, qui s'avèrent être les plus agroécologiques qu'il soit. Les auteurs Altieri et Toledo (2010) ont constaté que :

...les agroécosystèmes des agricultures paysannes traditionnelles présentaient des caractéristiques communes : (1) une grande biodiversité, (2) des technologies permettant la conservation du sol et du paysage, (3) des systèmes agricoles diversifiés, (4) des agroécosystèmes résistants (au changement climatique notamment), (5) des institutions et organisations sociales pour la répartition des ressources (naturelles ou financières)⁶. (Altieri et Toledo, 2010, p.170)

A partir de ce constat, le double mouvement de redécouverte de la paysannerie et les connaissances générées sur le monde paysan et indigène andin s'est traduit par la réaffirmation des stratégies de production qui impliquaient l'autosuffisance alimentaire des familles sur leurs territoires (Guzmán, 2015). Le monde scientifique et institutionnel ont tenté de faire une science des savoirs paysans. La récupération des savoirs paysans est d'abord le fruit d'un processus de résistance pour l'accès à la terre et de revalorisation de la culture paysanne/indigène andine (dans ce cas présent) (*Ibid.*). En 1989, les organisations paysannes de la Région Andine et le Mouvement des Paysans Sans Terre du Brésil se réunissent pour appeler au dialogue entre

⁶ Traduit par nous.

différentes organisations paysannes du monde entier (*Ibid.*). Ces rencontres permettent l'essor de l'écologie dans le domaine agricole.

2.2. Le mouvement agroécologique péruvien

Le mouvement agroécologique péruvien s'est développé par le biais d'organisations et d'institutions en tout genre à partir des années 1980 (Alvarado, Siura & Manrique, 2015). Ce mouvement s'est construit à partir de « dialogues de savoirs » (Guzmán, 2015 ; Martínez-Torres & Rosset, 2014) entre membres d'associations, d'organisations de producteurs écologiques, d'universitaires et de consommateurs dont l'objectif premier a d'abord été la promotion de l'agriculture biologique (Alvarado, Siura & Manrique, 2015).

Dans les années 1980, c'est le retour du système démocratique au Pérou (Alvarado, Siura & Manrique, 2015). Dans un élan de paix et de volonté de réduire la pauvreté en milieu rural, l'idée de trouver une alternative au modèle agroindustriel jaillit et c'est dans les campagnes qu'elle est développée. A partir des années 1980, beaucoup d'ONG intensifient leur travail sur la promotion de l'agriculture écologique/biologique. C'est donc dans ce cadre qu'a lieu la première Rencontre Nationale d'Agriculture Écologique (*Encuentro Nacional de Agricultura Ecológica (ENAE)*) à Lima en 1989 (*Ibid.*). L'objectif de cette rencontre était de définir les grandes lignes de l'agriculture écologique ainsi que de délimiter les stratégies d'action dans ce domaine avec le Réseau d'Agriculture Écologique (*Red de Agricultura Ecológica (RAE-Perú)*), le Réseau d'Action contre l'usage des Agrochimiques (*Red de Acción al uso de Agroquímicos*), qui deviendra plus tard *Red de Acción en Agricultura Alternativa (RAAA)*, tous créés en 1992, ainsi que le Mouvement Agroécologique Latino-Américain (MAELA) créé la même année. En 1993, le Consortium Latino-Américain d'Agroécologie (CLADES) crée un Programme d'Enseignement à Distance sur l'Agroécologie dans la Région Andine (PED) (*Ibid.*). C'est donc à partir de ces organisations et réseaux que le mouvement agroécologique péruvien prend de l'ampleur.

La constatation a rapidement été que la « petite agriculture » ou agriculture familiale paysanne est écologique. C'est pourquoi, la RAE met en place un premier certificat

écologique nommé « InkaCert » en 1994 (Alvarado, Siura & Manrique, 2015). L'objectif de ce certificat était de développer des marchés locaux et d'identifier les bénéfices de l'exportation de produits issus de la petite agriculture. InkaCert finira par changer de nom et inclura le Nicaragua, la Colombie et la Bolivie. Selon les auteurs Alvarado, Siura et Manrique (2015), l'agroécologie, comme antithèse du modèle agroalimentaire dominant et comme revalorisation des savoirs ancestraux andins, a permis le développement de l'agriculture biologique au Pérou.

De plus, en 1992, a lieu l'arrestation du Sentier Lumineux (Alvarado, Siura & Manrique, 2015). Les Andes ont été les plus touchées par ce groupe terroriste et dans un esprit de réconciliation et de paix, la recherche pour une alternative agricole reprend de plus belle. C'est donc par le biais du PED-CLADES, de méthodes participatives et de dialogues sur les savoirs que la pratique agroécologique se trouve renforcée (Guzmán, 2015 ; Martínez-Torres & Rosset, 2014). Entre 1990 et 2000, plusieurs universités péruviennes et latino-américaines verront arriver dans leurs facultés divers options et masters pour la promotion de l'agroécologie.

En 1998, l'Association Nationale de Producteurs Écologiques (ANPE-Pérou) devient la principale organisation pour la défense des petits producteurs écologiques et regroupent une vingtaine d'associations (Alvarado, Siura & Manrique, 2015). Un an plus tard a lieu le premier marché biologique dans la capitale. Par la suite, ANPE-Pérou initie avec la Commission Nationale des Produits Biologiques des réglementations dans le but de promouvoir le produit écologique. En 2005, ANPE-Pérou met en place un certificat appelé Système de Garantie Participatif (SGP) pour assurer un marché local, il n'est toutefois pas reconnu par les autorités du Ministère de l'Agriculture (*Ibid.*). Ce n'est qu'en 2008 que la loi sur la promotion de l'agriculture biologique/écologique est promulguée dans le but de diminuer la pauvreté, améliorer les conditions de vie de la population, avec en prime, la création d'une série de Conseils en tout genre pour l'institutionnalisation de la production biologique/écologique (MINAGRI, 2012).

En 2016, le gouvernement péruvien approuve le règlement de la Loi n°30355 sur la promotion et le développement de l'agriculture familiale, synonyme d'agriculture écologique (Reglamento de ley de agricultura familiar, 2016). Le but de cette loi est

d'améliorer les conditions de vie des familles vivant de l'agriculture familiale tout en réduisant la pauvreté en milieu rural. Un comité multi-sectoriel pour la promotion et le développement de l'agriculture familiale a été mis en place pour mettre en œuvre une stratégie nationale pour l'agriculture familiale. Ce comité multi-sectoriel regroupe des dizaines de fonctionnaires péruviens issus des différents ministères ainsi que les représentants des gouvernements régionaux, certains représentants de réseaux et associations agricoles et un représentant de la FAO (*Ibid.*). Cette loi est d'ailleurs promulguée au Pérou après que l'ONU a fait de l'année 2014 l'année de l'agriculture familiale (FAO, 2013).

A noter également qu'en 2010, le gouvernement péruvien met en place un décret pour la reconversion productive agricole visant la promotion du modèle agro-exportateur sur tout le territoire péruvien pour répondre à la demande mondiale (MINAGRI, n.d.). Sur base de cette loi, les agriculteurs péruviens se voient donc contraints d'abandonner leurs cultures de riz, de coton et de coca. Un double discours est à l'œuvre : celui des monocultures d'exportation et celui de l'agriculture écologique et familiale.

Entre-temps, en 2005, un Consortium Agroécologique Péruvien a été mis en place. Ce consortium permet une articulation entre toutes les instances, institutions, organisations, associations et réseaux afin d'entrer en relation et d'échanger (Alvarado, Siura & Manrique, 2015). Quelques années plus tard, le Ministère de l'Environnement se crée et s'oppose avec ferveur aux cultures transgéniques. Une plateforme anti-transgéniques est créée pour convaincre l'opinion publique. Grâce à son travail, le Congrès péruvien promulgue un moratoire sur l'utilisation des transgéniques. Face à cette lutte, une frontière entre produits transgéniques et produits issus de pratiques agroécologiques est clairement délimitée (*Ibid.*).

Enfin, entre 2010 et 2015, l'agroécologie est présentée comme un vecteur de souveraineté alimentaire. Elle est présentée comme une manière de lutter contre la pauvreté dans les campagnes du pays. Les auteurs Alvarado, Siura et Manrique (2015) affirment également que le renforcement de la petite agriculture (agriculture familiale paysanne) et les actions du mouvement agroécologique ont permis le développement d'activités économiques. L'article d'Alvarado, Siura et Manrique (2015) démontre qu'un renforcement institutionnel de l'agroécologie a eu lieu au cours de la dernière

décennie. L'évolution du concept de l'agroécologie s'est observée par le biais des instances qui lui ont accordé du crédit. Cependant, c'est d'abord le développement de l'agriculture biologique qui a préparé le terrain pour le déploiement et l'institutionnalisation de l'Agroécologie.

2.3. Pour ne pas s'y méprendre : agriculture biologique/écologique vs. agroécologie et agriculture familiale vs. agriculture paysanne

Nous l'avons vu, l'agroécologie a tendance à revêtir différentes définitions en fonction du contexte et en fonction de la dimension dans laquelle le terme est employé (Wezel *et al.*, 2009). De plus, il s'avère qu'énormément de synonymes gravitent autour du concept d'agroécologie (*Ibid.*). Face à cette difficulté de délimiter l'agroécologie, nous la différencierons tout de même de l'agriculture biologique ou écologique, même si cette dernière pourrait répondre aux critères de l'agroécologie jusqu'à un certain degré. Nous verrons également que l'agriculture familiale paysanne est composée de pratiques agroécologiques. Il existe des agroécologies et non pas une agroécologie qui se voudrait universelle (Girard, 2014). Autrement dit, il y a des pratiques agroécologiques, mais pas d'Agroécologie.

Dans leur explication du concept de l'agroécologie, Altieri et Toledo (2010) soulignent qu'il est important de ne pas la confondre avec l'agriculture biologique ou écologique. Par souci pratique, il convient donc de les différencier. L'agriculture biologique ou écologique se différencie de l'agroécologie par rapport à deux points essentiels. Le premier étant les monocultures et le deuxième étant la non-remise en question de la dépendance des petits agriculteurs aux industries agroalimentaires. En effet, l'agriculture biologique dépend d'intrants biologiques (engrais « verts » entre autres) et pour assurer le système de monocultures, elle reste dépendante de ces intrants qui sont, comme pour les intrants chimiques de synthèse, aux mains de grands groupes agroindustriels (Altieri et Toledo, 2010). De ce fait, les agriculteurs qui cultivent biologiquement ou écologiquement cultivent des produits « plus sains », mais restent dépendants de firmes agroalimentaires. De ce point de vue, l'agriculture biologique ou écologique ne questionne pas les rapports de force et ne promeut ni l'agriculture locale, ni la souveraineté alimentaire (*Ibid.*).

Concernant les débuts de l'agroécologie dans la Région Andine, l'auteur Toledo mentionne une « recreation » de l'agriculture paysanne andine dans « *le nouveau contexte de l'agroécologie scientifique* » (2012, p.40). Dans la manière de décrire l'agroécologie, Altieri et Toledo (2010) la définissent comme une science des savoirs paysans, ceux-ci représentant les fondements de cette même science. Paradoxalement, ils la définissent comme distincte de l'agriculture paysanne. En effet, selon ces auteurs, une société traditionnelle paysanne n'éprouverait pas de difficultés à atteindre l'objectif d'une société rurale durable. Or, lorsqu'ils délimitent les contours de la paysannerie en Amérique Latine, les auteurs définissent celle-ci comme étant le reflet d'une société rurale durable. De plus, lorsqu'il s'agit de nommer la voie à prendre pour des sociétés paysannes « précapitalistes », ils font allusion à « *une révolution agroécologique* » (Altieri & Toledo, 2010, p.176). Dans cette sorte « d'étapisme », le constat est que l'agriculture paysanne et l'agroécologie sont tantôt distinctes, tantôt similaires, voire identiques. Étant donné le flou qui entoure les appellations « agroécologie » et « agriculture paysanne », il convient de définir l'agriculture paysanne ainsi que l'agriculture familiale. Nous définirons plus tard l'agroécologie à Aija (voir *infra* chapitre 5).

En outre, il convient également de définir l'agriculture familiale et l'agriculture paysanne car ces dénominations peuvent parfois engendrer une confusion au sens où elles vont souvent de pair, mais peuvent, dans certains cas, refléter une réalité différente. Tout dépend de la définition employée pour définir l'agriculture familiale.

Une tendance à l'industrialisation du système agroalimentaire tout entier s'observe et celle-ci tend à éclipser, voire faire disparaître la paysannerie (Peemans, 2018). Autrement dit, dans la logique de la globalisation du système agroalimentaire, la paysannerie n'a pas sa place (*Ibid.*). Cependant, grâce aux avancées de la Vía Campesina en termes de Souveraineté alimentaire et de Droit des paysans, l'agriculture paysanne semble être une alternative au modèle dominant (*Ibid.*). Souvent associée à l'agriculture familiale, il est compliqué de définir et de distinguer la différence entre agriculture paysanne et agriculture familiale, pour autant qu'il y ait une réelle différence. C'est pourquoi une brève définition de ces concepts s'impose.

L'agriculture familiale serait « *une unité de production agricole conduite par une famille et dans laquelle tout (ou presque tout) le travail est fourni par cette famille elle-même ; il n'y a donc pas de salarié permanent* » (Roudart, 2018, p.11). En ce qui concerne le Pérou, celui-ci définit l'agriculture familiale comme étant :

*Une forme de vie et de culture qui a pour objectif la reproduction sociale de la famille et de la communauté ... dont la main d'œuvre est principalement familiale et non-salariée afin de produire des aliments, biens et services dont le but final est le marché local et l'autoconsommation*⁷. (COECCI, 2014, p.9)

Elle est également définie par le gouvernement péruvien comme une agriculture exercée par une unité agricole familiale qui tire sa source de revenus de l'exploitation agricole et qui travaille directement dans les parcelles familiales (Reglamento de la ley de agricultura familiar, 2016). La famille est alors associée à une unité de production. Les décisions prises au sein de la famille en termes de production par exemple influent sur les deux casquettes : sur la famille et sur l'unité de production qu'elle représente. C'est pourquoi, dans le cadre de l'agriculture familiale, les membres des familles tendent toujours à minimiser les risques plutôt que de maximiser les revenus (COECCI, 2014).

Par « exploitation paysanne », on entend, plus communément, « *une exploitation familiale où la plus grande partie de la production est destinée à l'autoconsommation familiale et où la plupart des intrants sont autofournis, ce qui lui confère une certaine autonomie vis-à-vis des marchés* » (Van der Ploeg, 2013 as cited in Roudart, 2018, p.11).

Somme toute, l'agriculture paysanne est difficilement dissociable de l'agriculture familiale et inversement. L'agriculture familiale paysanne a démontré qu'elle était capable de s'adapter face aux conjonctures internationales de globalisation tout en maintenant une structure familiale et autonome (Peemans, 2018). De plus, en 2009, l'IAASTD concrétise le discours de l'agriculture paysanne comme alternative au

⁷ Traduit par nous.

système agroalimentaire industriel en lui reconnaissant des savoirs et pratiques d'agriculture durable ainsi que le maintien de la biodiversité (IAASTD). C'est d'ailleurs au même moment que foisonne la littérature sur l'agroécologie (Peemans, 2018). Les fondements de cette dernière découlent des savoirs issus de l'expérimentation des paysans agriculteurs (Altieri & Toledo, 2010 ; Delcourt, 2014 ; Dufumier, 2012 ; Peemans, 2018 ; Roudart, 2018).

Chapitre 3 : Description d'Aija – Le terrain

Les données détaillées dans cette partie sont issues principalement de l'*Instituto Nacional de Estadística e Informática* (INEI), de l'étude de Celestino, De La Cruz & Huaney (2014) et des travaux de Dollfus (1968 ; 1992). Étant donné que la province d'Aija a également été l'objet des enquêtes effectuées, certaines données proviendront de l'expérience vécue là-bas, allant des témoignages aux anecdotes qui permettent de situer le lieu.

3.1. Population

Le département d'Ancash est un département du Pérou faisant partie des Andes péruviennes du Nord et dont la capitale est Huaraz.

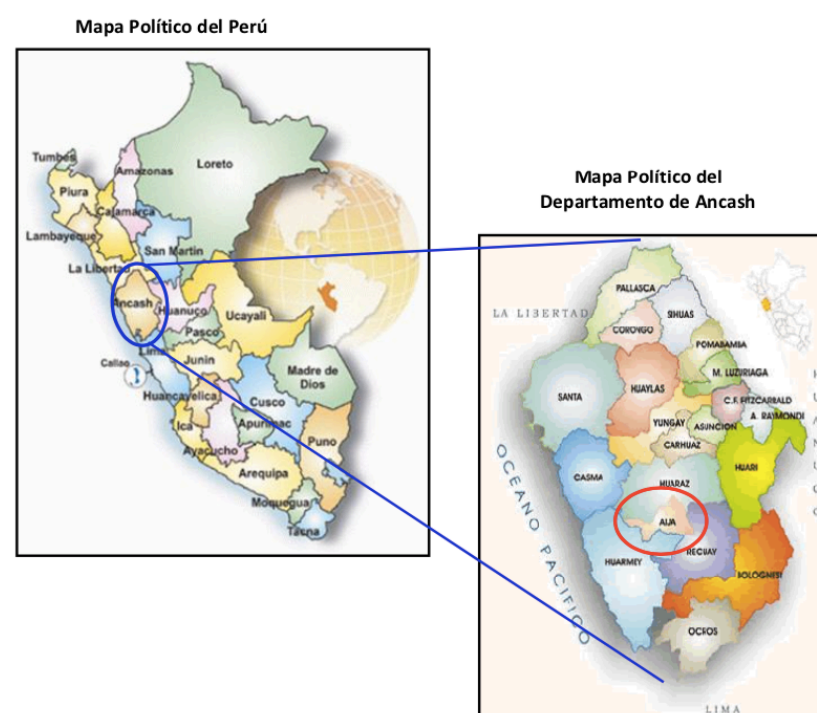


Figure 1 : Découpage territorial du département d'Ancash

(Source : Celestino, De La Cruz & Huaney, 2014)

Ce département compte 20 provinces et 166 districts. 1 083 519 habitants peuplent le département d'Ancash, dont 686 728 urbains et 396 391 ruraux. 63,4% de la population du département est urbaine et 36,6% est rurale (INEI, 2017). Entre 2007 et 2017, la population urbaine d'Ancash a augmenté tandis que la population rurale a

diminué. Une diminution de la population âgée de 0 à 29 ans s'observe au sein du département (*Ibid.*).

Parmi les 20 provinces du département d'Ancash se trouve Aija dont la capitale provinciale porte le même nom. Aija représente la province la moins peuplée de tout le département avec ses 6316 habitants (INEI, 2017). Cette province est considérée comme rurale, en conséquence ses 6316 habitants représentent une population paysanne. Aija est divisée en 5 provinces : Aija, Coris, La Merced, Huacllán et Succha. Aija étant le district le plus peuplé.



Figure 2 : Districts de la province d'Aija

(Source : Celestino, De La Cruz & Huaney, 2014)

Le terrain s'est déroulé dans le district d'Aija et de La Merced et dans les villages de La Trinidad, La Merced, Ullucurán, Mallacayan, Santa Cruz, Aija, Quihuan, Palmira, San Ildefonso, Dos de Mayo, El Carmen, Huachón, Mallqui, Copin, Pumahuia, Sipza. Selon Celestino, De La Cruz et Huaney (2014), la diminution observée de la population d'Aija est due à l'émigration de la population jeune en âge de travailler qui a vu dans les villes de Lima et Huaraz une opportunité d'améliorer ses conditions de vie. Les données de l'enquête réalisée dans le district d'Aija et La Merced démontrent que ce sont souvent les enfants en âge de travailler qui quittent le foyer (annexe 2, question 501). Toutefois, l'aide aux parents varie entre des envois de fonds et un soutien en force de travail dans les parcelles cultivées. En effet, les agriculteurs enquêtés participant à des projets agroécologiques bénéficient du retour des enfants régulièrement ou occasionnellement pour travailler la terre alors que les agriculteurs ne participant pas à des projets agroécologiques bénéficient d'un soutien financier.

Au niveau de la langue maternelle, un peu plus de 55% de la population de la province d'Aija disent avoir appris l'espagnol dans leur enfance contre 42% qui indiquent avoir appris le quechua (INEI, 2017). Dans le cadre du projet IMPAC qui concernait les districts de La Merced et d'Aija, 70% des agriculteurs enquêtés affirment avoir été élevés dans les deux langues (annexe 2, question 205).

3.2. Aspects géographiques

La ville de Huaraz, capitale du département d'Ancash, est située entre les cordillères Blanche et Noire dont le point culminant est le Huascarán à 6800 mètres d'altitude (Dollfus, 1968). Huaraz se trouve également dans la Vallée du Santa dont les eaux proviennent de la fonte des glaciers (*Ibid.*). La province d'Aija se situe sur le flanc occidental de la Cordillère Noire et culmine entre 3300 et 3400 mètres d'altitude. Elle est composée de petits villages et hameaux dispersés comprenant de quelques dizaines à quelques centaines d'habitants (Celestino, De La Cruz & Huaney, 2014). Au niveau de la division territoriale, il existe certes des districts, mais chaque district compte des *centros poblados*. Ces « centres peuplés » sont des regroupements de populations autour d'endroits stratégiques comme des bassins, des ruisseaux ou des voies de communication. Chaque centre peuplé s'occupe en général de la distribution du territoire (*Ibid.*). De plus, dans le paysage territorial se dessinent les communautés paysannes, reconnues par l'État péruvien par la Loi n°24656 (Salgado, 2019). L'État péruvien reconnaît en 1992 ces communautés comme des institutions démocratiques, autonomes économiquement et administrativement, et qui permettent l'organisation du travail communal ainsi que celui de la terre. En 2016, le Directoire des Communautés Paysannes recense 11 communautés au sein de la province d'Aija (Tipula & Alvarado, 2016).

3.3. Le climat

Au niveau du climat, un agriculteur du village a un jour dit : « *Tu t'en vas en avril ? Eh bien, tu t'en vas en même temps que la pluie* »⁸ ou encore : « *A partir de mai, tu peux te mettre en t-shirt toute la journée, tu ne risques rien. Par contre, tu dois toujours*

⁸ Extrait d'un cahier de terrain, anecdote issue d'une conversation avec un agriculteur enquêté.

mettre ton chapeau. On vit comme ça ici, avec un chapeau, tout le temps »⁹. En effet, Aija, tout comme de nombreux départements et provinces du flanc occidental des Andes, est rythmée par l’alternance entre une saison sèche et une saison des pluies (Dollfus, 1992). La saison sèche s’étend généralement d’avril-mai à octobre-novembre tandis que la saison des pluies reprend souvent en octobre-novembre jusqu’au mois d’avril. C’est pourquoi les agriculteurs d’Aija n’ont pas besoin d’un autre moyen d’irrigation durant la saison des pluies. En ce qui concerne la période sèche, la plupart des habitants utilisent le réservoir communal qui est mis à disposition de la communauté lors des mois secs pour irriguer leurs cultures. Outre les réservoirs, c’est principalement l’eau de la fonte des glaciers qui permet l’irrigation lors de la saison sèche (Celestino, De La Cruz & Huaney, 2014).

3.4. L’agriculture

La structure agraire de la région est issue du passé colonial péruvien car elle est restée soumise au système d’*haciendas* jusqu’à la Réforme agraire de 1969. Lors de cette réforme, le Général Alvarado a permis la redistribution des terres qui composaient les *haciendas*, mais dont la répartition n’a bénéficié qu’aux travailleurs permanents des grandes propriétés (Dufumier, 2004 ; Saignes & Morlon, 1992), selon le dicton « *la terre à celui qui la travaille* » (Saignes & Morlon, 1992, p.155). Dans le cadre de l’enquête du projet IMPAC, nous avons constaté que la première source de revenus des 100 agriculteurs interrogés était l’agriculture (annexe 2, question 301).

⁹ Extrait d’un cahier de terrain, anecdote issue d’une conversation avec une agricultrice enquêtée.

Le paysage agricole d'Aija est caractérisé par un étagement végétal, appelé archipel vertical, caractéristique des Andes (Dollfus, 1992).



Figure 3 : Exemple de l'étagement écologique à Mallacayan et Aija

(Source : photographies de l'auteure)

En raison de ce relief montagneux, l'agriculture n'est pas (ou très rarement) mécanisée et motorisée (Morlon, Bourliaud, Reau & Herve, 1992) : « *Chez toi, c'est tout plat, vous utilisez des tracteurs. Ici, c'est impossible, j'ai déjà essayé de labourer avec un tracteur de la municipalité, mais c'est trop dangereux, il se renverse* »¹⁰. Cet archipel permet de cultiver différentes espèces végétales en fonction de l'altitude. Par exemple : « *Certains ont du lupin dans leur chacra*¹¹, mais normalement, on le cultive plus haut. »¹²

« *Ici, je cultive de tout : du blé, de l'orge, des pommes de terre, oca, olluco, maïs, même du quinoa ! Mais les gens n'aiment pas le quinoa !* » (agriculteur B). A cette altitude se cultive en principe surtout du blé, de l'orge, de l'olluco (*ullucus tuberosus*) et de l'oca (*oxalis tuberosa*), du maïs et des pommes de terre (Celestino, De La Cruz & Huaney, 2014 ; Dollfus, 1992). La province d'Aija englobe plusieurs étages écologiques dont les étages *yunga*, *quechua*, *suní* et *puna* (Celestino, De La Cruz & Huaney, 2014). Il existe deux types de yungas : les yungas humides et les yungas sèches, toutes deux se situant entre 500 et 1800 mètres d'altitude. Les premières se

¹⁰ Extrait d'un cahier de terrain, anecdote issue d'une conversation avec un agriculteur enquêté.

¹¹ Le substantif *chacra* serait l'équivalent d'une parcelle cultivée bien qu'il ne se traduise pas vraiment. Il faut plutôt voir la *chacra* comme un écosystème.

¹² Extrait d'un cahier de terrain, anecdote issue d'une conversation avec une agricultrice enquêtée à 3200 mètres d'altitude.

situent sur le versant amazonien des Andes tropicales tandis que les deuxièmes se trouvent sur le flanc occidental des Andes. Dans le cas d'Aija, il s'agit des yungas sèches. Le maïs est l'aliment le plus cultivé à cet étage. Enfin, dans cette région, l'ensoleillement est de 300 jours par an et l'agriculture ne peut pas être pratiquée sans irrigation durant les périodes sèches (Dollfus, 1992).

Le terrain s'est déroulé dans les districts d'Aija et La Merced. C'est pourquoi, seules les zones quechua et suni ont fait partie de l'expérience. La zone quechua couvre les terres qui se trouvent entre 2200 et 3600 mètres d'altitude et est un milieu tempéré. Cet étage a été et est l'étage le plus peuplé des Andes centrales (Celestino, De La Cruz & Huaney, 2014 ; Dollfus, 1992). Quant à la zone suni, elle couvre le territoire allant de 3500 à 3800-3900 mètres d'altitude et est la zone intermédiaire avant les punas qui sont plutôt des zones froides. L'étage suni est celui où se cultive à l'accoutumée des tubercules, du quinoa, l'orge et certains types de fèves. Ces détails servent de repères en termes de culture et de ce qui est possible de cultiver à de telles altitudes, mais les paysans andins ont dû et continuent de s'adapter à leur milieu et ce, depuis des milliers d'années (Dollfus, 1992). C'est pourquoi, en cas de contraintes climatiques ou économiques, il se peut que du maïs soit cultivé bien plus haut qu'à l'accoutumée par exemple. Toutefois, les cultures les plus répandues au sein de la province d'Aija sont l'orge, des fèves, des pommes de terre, du blé et du maïs (Celestino, De La Cruz & Huaney, 2014). L'enquête du projet IMPAC a démontré que les agriculteurs cultivaient de la luzerne pour leurs animaux car l'élevage est une composante importante du paysannat à Aija (annexe 2, questions 303 et 307).

Au-delà des 3800-3900 mètres d'altitude se trouvent les étages froids des punas. Dans les Andes centrales, ces étages sont les plus importants en termes de surface (Dollfus, 1992). Dans la partie supérieure des punas, c'est-à-dire aux alentours de 4800 mètres d'altitude, le gel est présent presque toutes les nuits pendant toute l'année. Dans sa partie inférieure, le gel est présent toutes les nuits si le ciel est dégagé. Comme pour l'étage des yungas, les punas sont soit humides, soit sèches. A cet étage, les températures varient entre 0 et 5 degrés.

Cet étagement écologique des cultures est appelé « archipel vertical » et permet de bénéficier d'une grande diversité de conditions bioclimatiques pour les cultures

(Dufumier, 2004). Cet archipel permettait une complémentarité écologique qui correspondait elle-même au « *contrôle simultané par un même groupe humain de territoires séparés localisés dans des étages écologiques différents* » (Murra, 1992, p.124). Durant la période incaïque, les *ayllus* représentaient « *des communautés territoriales fondées sur les liens de parenté, se réclamant d'un ancêtre* » (Morlon, 1992, p.478). Ces *ayllus* étaient dispersés sur le territoire andin à différentes altitudes et se déplaçaient d'un étage à l'autre en fonction des récoltes à prélever. Entre ces différents étages et altitudes, il n'y avait pas de réglementation particulière mis à part qu'ils devaient effectuer un travail pour le cacique, chef indigène, qui réglementait l'accès aux territoires en fonctions des *ayllus* (Dollfus, 1992 ; Dufumier, 2004). Malgré les oppressions subies au cours des siècles, l'archipel vertical est resté le moyen de cultiver le plus approprié au milieu andin car il permet la diversification de la production et donc, la diversification des risques (Murra, 1992).

Enfin, il convient de noter qu'au sein de la province d'Aija, il existe une association de producteurs écologiques (*Asociación de Productores Ecológicos de Aija*), (APEA). Cette association a pour but le partage des connaissances en matière de techniques agricoles ainsi que la vente de fertilisants et d'engrais naturels, la vente de produits artisanaux comme des systèmes d'arrosage et également la vente de produits agricoles issus du travail des membres de l'association. Les producteurs se concertent en se réunissant. Il y a un nouveau président en fonction tous les ans à la tête de l'association et différents postes sont prévus pour l'administration de l'association, allant du secrétaire au porte-parole. Il est rare que les réunions regroupent l'entièreté des membres de l'association car des problèmes de communication se posent. Certains sont prévenus par un voisin qu'une réunion a lieu tandis que d'autres sont avertis par les ingénieurs et membres de l'ONG Diaconía qui ont eu vent de la réunion par le président lui-même par exemple. De plus, il existe quelques dissensions au sein de l'association. Alors que certains veulent privilégier le caractère écologique de celle-ci en ne vendant que des produits écologiques, certains affirment que pour la survie de l'association, il faut également vendre des engrais chimiques car il existe une demande des agriculteurs pour ces produits. Face à cette dissension, certains agriculteurs dénoncent un double discours qui ne reflète pas la volonté profonde des agriculteurs et producteurs d'Aija de cultiver et vendre écologiquement.

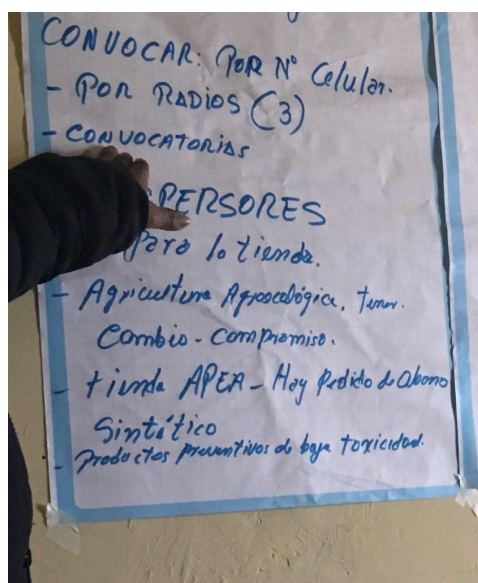


Figure 4 : Réunion d'APEA du 10 février 2019

(Source : photographie de l'auteur)

3.5. La question minière

Cette question mérite quelques explications dans ce présent mémoire, mais ne sera pas débattue. Elle fait en outre l'objet d'un mémoire défendu en 2019 par Rafael Salgado dans le cadre du master de spécialisation en Développement, Environnement et Sociétés de l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve. Il expose de manière très complète les frictions territoriales existantes entre la population d'Aija, l'État national, les gouvernements régionaux et locaux et les sociétés minières.

Aija se situe à mi-chemin entre la ville de Huarney, située sur la côte, et Huaraz, dans la Vallée du Santa dans le massif montagneux (Celestino, De La Cruz & Huaney, 2014). Cette route est connue pour relier différents ports du département d'Ancash (Chimbote au nord-ouest, Casma à l'ouest et Huarney, au sud-ouest). Malgré cette position stratégique, Salgado souligne dans son mémoire que ces routes ne sont que très peu carrossables. Il est donc compliqué pour la population de participer aux processus décisionnels étatiques. De plus, sous prétexte d'agir dans l'intérêt national, l'État ne prend que rarement en compte les besoins de cette population, déjà très peu représentée lors des processus décisionnels. Aujourd'hui, la population d'Aija ne pense pas que sa participation améliore ses conditions de vie (Salgado, 2019).

Le département d'Ancash n'a pas échappé au renforcement du secteur minier dans les années 1990 au Pérou (Salgado, 2019). Comme le démontre Salgado, un flou juridique entoure les exploitations minières car ces dernières traitent d'abord avec les communautés avant de traiter avec la municipalité ou le gouvernement régional. Ce dernier ne sait parfois pas ce qu'il en est en termes de gestion du territoire entre les sociétés minières et la population. Ancash est devenu en l'espace de presque 30 ans le département dénombrant le plus grand nombre de projets miniers du pays. Aija n'est pas épargnée par ce phénomène étant donné que 91,7% de son territoire est sous concession minière (*Ibid.*). Cette pratique correspond au droit pour la société minière d'utiliser la surface de ce qui est délimité avec le propriétaire actuel qui n'est autre que la population locale dans la majorité des cas. Dans la législation péruvienne, cela n'autorise pas la société minière à explorer ou exploiter le sous-sol. Rien que dans les districts d'Aija et La Merced sont dénombrés 188 projets miniers (*Ibid.*). Ce flou juridique entraîne des incompréhensions, des frustrations et des frictions entre les différents acteurs de cet espace social et physique.

L'implantation des mines dans le paysage d'Aija conditionne l'organisation de l'espace en conflit avec l'activité agricole déployée par les paysans. Salgado (2019) met en évidence que seuls 3% de la population à Aija peut assurer la sécurité alimentaire de la famille uniquement grâce à leur production. Le processus minier ne fait qu'aggraver ce phénomène puisqu'en plus de polluer l'environnement, il fait naître de « nouvelles enclaves » empêchant la population de jouir de l'accès à certaines zones. Ces zones sont justement celles des pâturages qui représentent une part importante de l'activité agricole des paysans d'Aija et également celles où se situent les ressources en eau.

Enfin, Salgado (2019) démontre que la cohabitation entre activités agricoles et sociétés minières est aujourd'hui difficilement conciliable à moins d'opérer une analyse approfondie des relations de pouvoirs et contre-pouvoirs entre l'État péruvien, les sociétés minières et la population dans un cadre national. Pour l'auteur, le cas d'Aija n'est qu'un exemple où de moyennes sociétés minières agissent de connivence avec l'État dont les dispositions juridiques sont quelque part au service de ces entreprises. Observer ce phénomène à l'échelle nationale permettrait de mettre en lumière un

phénomène bien plus généralisé que les seuls grands projets miniers dénoncés à ce jour.

Les conclusions de Rafael Salgado (2019) permettent de démontrer l'opposition entre activité agricole paysanne et activité minière. Elles offrent un angle de vue qui permet d'appréhender la complexité du paysage agricole d'Aija en soulignant qu'il existe, au-delà des aléas climatiques et économiques qui portent préjudice à la sécurité alimentaire familiale, une réelle difficulté à perdurer en tant qu'agriculteur et vivre de sa production.

3.6. La vie paysanne à Aija

Pour comprendre ce qui se joue dans le paysage agricole de cette province, il convient de faire le portrait d'une vie rythmée par l'environnement dans lequel les paysans évoluent. En effet, dresser un tel portrait permet de mieux appréhender le terrain et le contexte dans lequel le projet IMPAC s'est déroulé. La vie paysanne à Aija est ponctuée par le travail agricole, certes, mais également par d'autres événements. Ceux-ci peuvent prendre la forme de réunions organisées par le représentant de la province pour la sensibilisation aux maladies chroniques infantiles, de réunions des présidents des centres peuplés pour la gestion et l'accès à la terre ainsi que l'installation de nouveaux systèmes d'irrigation, de festivités religieuses comme la fête de la Vierge de la Candelaria ou encore des activités organisées par les ONG.

3.6.1. Une journée-type dans la vie des habitants d'Aija

Le travail de la terre pour se nourrir est la préoccupation première des habitants des bourgades des districts d'Aija et de La Merced. Peu importe si les agriculteurs cumulent plusieurs professions allant de l'artisan, du couturier, de l'éleveur au boulanger en passant par l'ouvrier, l'agriculture est un art de vivre. La place centrale de la sécurité alimentaire s'observe notamment par la capacité des paysans andins d'Aija à manger en grandes quantités. Chaque repas représente un moment à ne pas manquer, un moment d'interruption dans le travail de la terre. Il y a là-bas un temps pour tout. Pour décrire une journée-type des paysans d'Aija, celle-ci sera décrite en termes d'horaire universel. Des heures sont imposées pour mieux structurer les

activités de la journée puisque d'un point de vue andin, l'espace-temps est circulaire et divisé en fonction des changements de l'environnement au sein d'une journée. Le temps ne se quantifie donc pas en heures.

A 5h du matin, les premières lueurs du soleil éclairent la *pacha*. Si les enfants résident encore avec leurs parents, ces premières lueurs font office de réveil pour tout le monde. Les aînés des fratries pouvant même aider les parents dans la *chacra* avant d'aller à l'école. Le petit-déjeuner est souvent composé d'orge bouillie accompagnée de sucre et de cannelle. Si l'orge n'est pas bouillie, elle est dégustée sous forme de farine trempée à la cuillère dans du lait chaud ou dans du café. Cela se nomme *machqa* en quechua. A 5h30, c'est généralement le moment où les agriculteurs sortent de chez eux pour rejoindre leurs parcelles pouvant être à des heures de marche de là où ils dorment. Ils partent tôt s'occuper de leurs parcelles car les journées entre novembre et avril sont cadencées par les matinées souvent très ensoleillées et la venue du brouillard à la mi-journée. Le brouillard est appréhendé comme une sorte d'entité vivante qui apparaît dans le fond des vallées et qui s'approche des villages pour les englober dans une épaisse brume faisant tomber la pluie. Sur le coup de 12h, les premières gouttes tombent. C'est pourquoi, au lever du soleil, les agriculteurs s'en vont souvent d'un pas pressé vers la *chacra*, ils veulent éviter d'être « arrosés » au même titre que leurs cultures qui, pendant cette époque de l'année, n'ont pas besoin d'irrigation car elles bénéficient de l'eau de pluie. Les matinées étaient donc des moments délicats pour enquêter ou interroger les agriculteurs. Ils étaient généralement occupés, dans leurs parcelles, la tête baissée en train de récolter des feuilles d'*olluco* (*ullucus tuberosus*) ou des pousses de luzerne avec pour seul point de repère l'avancement du soleil dans le ciel et le changement du temps qu'il fait. D'ailleurs, les données de l'enquête démontrent que les agriculteurs se servent des astres et se basent sur la présence de vents forts pour prédire le climat. Pour définir la météo, ils prennent en compte les informations des ancêtres (annexe 2, question 504).



Figure 5 : Derrière l'épais brouillard se situe la petite ville d'Aija

(Source : photographies de l'auteure)

Après une matinée de travail de la terre, certains agriculteurs se retrouvent au bistrot du coin pour partager une bière, la Cristal en l'occurrence. Ils s'agglutinent à l'intérieur ou à l'entrée de la *bodega* qui fait office de « magasin » et de « restaurant ». Ils partagent la boisson dans un seul verre, disposé au centre de la table et sont attablés autour de celle-ci. Chacun son tour sert un petit verre de bière qu'il boit d'une traite en claquant le reste de mousse sur le sol et le repose au centre de la table pour le prochain. Si les agriculteurs vous considèrent suffisamment habitué(e) à l'endroit et vous apprécient, même en tant que femme, vous pouvez partager ce verre avec eux et c'est encore plus symbolique s'ils vous appellent par votre prénom. Les sujets de discussion tournent généralement autour des récoltes, des festivités à venir, des événements à organiser avec les ONG, de la venue des ingénieurs et de l'accessibilité aux marchés. Parfois, ils abordent les techniques utilisées dans la *chacra* pour assurer une meilleure récolte.

Pendant ce temps, les femmes se sont occupées des animaux. Revenues plus tôt de la *chacra*, les femmes s'affairent pour préparer le déjeuner. Vers 12h, elles remontent les versants de la *chacra* avec, nouée en diagonale dans leur dos leur *manta*, une petite couverture très colorée, dans laquelle se trouve la récolte du jour. Dans cette couverture peut parfois se lover un enfant. Dans ce cas, elles en utilisent une seconde qu'elles nouent sur le côté ou sur leur ventre pour accumuler la luzerne par exemple. Avant de préparer le repas, certaines femmes « promènent » leurs cochons dans le village. Il est possible de voir courir une horde de cochons, truies et porcelets dans le village de La Merced.

Une fois le repas préparé, elles attendent que l'agriculteur, souvent leur mari et père de famille, oncle ou père, rentre de la *chacra* et lorsque l'attente se fait trop longue, il se peut qu'elles descendent jusqu'au village chercher leur mari, frère, père ou encore oncle pour partager le repas. Vers 13h, c'est le moment de s'attabler pour manger le plat consistant de la journée. A Aija, la viande se mange à toutes les sauces et à tous les repas, cela peut être du porc, du cochon d'Inde, de l'agneau ou du lapin. Il est possible de déguster des côtelettes de porc à 7h du matin et à 19h le soir de la même journée. L'enquête a démontré que 95% des agriculteurs enquêtés utilisent leur élevage pour se nourrir de viande (annexe 2, question 608). Le cochon d'Inde est réservé pour les occasions et festivités ou pour des invités attendus. Les plats sont habituellement composés de pommes de terre et de riz qui, aux côtés des nombreuses variétés de pommes de terre péruviennes, est un aliment de base. Avec des pommes de terre et du riz se trouve la viande souvent agrémentée d'une sauce à l'*aji* (piment péruvien). Après le plat vient la soupe de blé pour « soulager » les lourdeurs d'estomac. Même si les quantités semblent importantes, il faut le nuancer car 52% des agriculteurs enquêtés affirment ne pas avoir eu suffisamment de nourriture à consommer l'année dernière (annexe 2, question 603).



Figure 6 : Exemple d'un système de polyculture-élevage à Santa Cruz et exemple d'un élevage de cochons d'Inde à Aija

(Source : photographies de l'auteure)

Après le déjeuner, les hommes quittent la table et retournent vaquer à leurs occupations. S'il ne pleut pas, ils retournent à la *chacra*, dans le cas contraire, presque journallement durant la saison de pluies, ils restent chez eux pour se reposer ou en profitent pour exercer leur(s) autre(s) métier(s). Comme l'enquête le démontre, les

femmes sont agricultrices au même titre que leur mari, frère, père ou oncle. A Aija, elles jouent un rôle important dans le fonctionnement de la maison et de l'activité agricole. Dans la gestion des revenus et des dépenses, après la gestion commune, ce sont elles qui s'occupent des comptes (annexe 2, question 511). De plus, elles s'occupent de la traite des vaches et brebis ainsi que de l'élevage en général. Elles récoltent le plus souvent entre femmes et sur d'autres parcelles que celles sur lesquelles sont occupés leur conjoint, père, oncle ou frère. Lors de certains entretiens qui se sont déroulés dans les maisons des agriculteurs, il n'était pas rare de retrouver leurs femmes attablées un peu plus loin, tendant l'oreille, munies d'une calculatrice lorsqu'elles en avaient une, d'une feuille de papier devant elles et d'un stylo-bille entre les doigts.

A 18h, il fait presque noir et la pluie bat son plein. Le repas du soir consiste à achever ce qu'il reste du repas de 13h. Il se peut que ce soit quelque chose de plus « léger », mais les pommes de terre et le riz sont encore souvent au rendez-vous. Le repas du soir se fait rarement sans une tisane de *muña* (*minthostachys mollis*), mélisse, origan et d'autres plantes sauvages aromatiques ou médicinales de la région. Selon l'enquête du projet IMPAC, 21% des agriculteurs enquêtés se soignent uniquement avec des plantes médicinales (naturellement) contre 74% ayant recours à la fois à la médecine conventionnelle et à la « médecine naturelle ». Seuls 5% n'ont recours qu'à la médecine conventionnelle (annexe 2, question 613). La nuit tombe relativement tôt et vite en cette saison des pluies. C'est pourquoi, il y a rarement de l'agitation dans les rues passé le coup de 20h. Les journées sont rythmées en fonction du lever et du coucher du soleil, de la pluie et donc de la saison ainsi que des repas et des moments que les agriculteurs veulent partager.

3.6.2. Le thème de la santé

Au cours des trois mois de terrain ont eu lieu deux réunions à la municipalité de La Merced réunissant les habitants du district. Le but de ces réunions était de mettre en place un système qui puisse lutter contre l'anémie et la dénutrition chronique infantile. Le représentant de la municipalité de La Merced était présent ainsi que quelques personnes, souvent des mères et leurs enfants. Dans ce genre de réunion, chaque personne est amenée à se présenter et à faire part des problèmes liés aux maladies rencontrées. L'idée de ces réunions est de créer une proposition de plan de travail pour

l'implémentation d'instances locales. Autrement dit, la création de groupes de travail veillant à la sensibilisation de la dénutrition infantile. Les membres des services de santé souhaitent coordonner les actions pour identifier les causes de ces maladies, prendre des décisions en fonction d'un programme établi, créer un système de dépistage et potentiellement mettre sur pied une formation en nutrition. La question de la qualité de l'eau a été abordée ainsi que celle du traitement des eaux dans le but de l'améliorer et de permettre des arrivées d'eau potable dans les maisons. Le thème de la santé est abordé de deux manières à Aija. D'une part, il est lié au problème du traitement des eaux et la présence des mines. D'autre part, il est lié à l'utilisation d'intrants chimiques dans les cultures. Le fait de ne pas utiliser d'intrants chimiques de synthèse est souvent vu comme un vecteur de santé et l'agroécologie est souvent synonyme de santé à Aija.

3.6.3. Les festivités

La fête de la Vierge de la Candelaria se déroule au début du mois de février. Cette cérémonie religieuse est accompagnée d'une messe entrecoupée de musique, de danses traditionnelles et d'une descente des habitants dans les rues d'Aija, allant des plus jeunes jusqu'aux plus âgés. Lors de cette fête, les habitants revêtent leurs plus beaux habits. Dans ce genre de cérémonie, les habitants, et surtout les femmes, en profitent pour vendre des préparations qu'elles ont faites elles-mêmes. Il peut s'agir du célèbre poulet braisé, de porc cuit à la broche accompagné d'oignons et de *choclo*¹³ ou encore de *tamal*¹⁴. Cette cérémonie est aussi le moment de se retrouver en dansant au rythme des instruments à vent. Un verre est partagé dans un groupe de personnes discutant ensemble et le principe est le même que celui expliqué lorsque les agriculteurs se retrouvent au bistrot. En termes de cérémonies religieuses, les habitants d'Aija ne font pas les choses à moitié. De grandes constructions florales à l'effigie de Jésus-Christ et la Vierge Marie sont portées pour faire le tour de la place de la petite ville d'Aija. A chaque coin de la place rectangulaire, les porteurs s'arrêtent et la musique change de tonalité.

¹³ Maïs qui n'est pas encore arrivé à maturation, cuit à l'eau.

¹⁴ Grains de maïs cuits et moulus pour créer une polenta agrémentée de poulet, de porc et d'œufs, le tout enrobé dans de grandes feuilles de choux ou d'*olluco* (*ullucus tuberosus*).



Figure 7 : Fête de la Vierge de la Candelaria le 2 février 2019

(Source : photographies de l'auteur)



Figure 8 : Orchestre de la Candelaria et préparation de tamales

(Source : photographies de l'auteur)

En dehors des festivités religieuses, les habitants de la province d'Aija ont mis en place des tournois de football durant lesquels les équipes des différents centres peuplés s'affrontent tous les dimanches à partir de 10h. C'est à nouveau le partage qui est de mise, que la pluie soit des leurs ou pas. C'est également un nouveau moment pour les femmes de vendre aux alentours du terrain de football de La Merced leurs préparations allant de la pomme d'amour artisanale aux pommes de terre farcies en passant par le *tocosh*¹⁵. Dans le cadre de l'enquête, c'était un des meilleurs moments pour entrer en contact avec les agriculteurs des districts d'Aija et de La Merced et d'apprendre à les connaître.

¹⁵ Macérât de pommes de terre filtré donnant une texture onctueuse brunâtre et contenant, selon les habitants, de la pénicilline .

3.6.4. Les aller-retours jusque Huaraz pour le maintien des bodegas

Il n'est pas rare de trouver dans presque chaque village des districts d'Aija et de La Merced de petites supérettes, appelées *bodegas*, permettant aux habitants de se ravitailler en produits que les paysans et agriculteurs d'Aija ne peuvent pas produire eux-mêmes. Il s'agit souvent de sucre, sel, bière, savon ou certains fruits comme des mandarines, *paicos*¹⁶ et *granadillas*¹⁷. Pour entretenir ces petits commerces, les tenanciers, et souvent les tenancières, devaient voyager trois heures durant toutes les deux semaines pour atteindre la ville de Huaraz, capitale du département d'Ancash, se réapprovisionner sur les marchés de Huaraz et faire le voyage dans l'autre sens pour regagner le village, tout ceci en l'espace de deux jours. Ces voyages étaient assurés par un bus dont l'itinéraire était Huaraz-La Merced, La Merced-Huaraz tous les jours.

3.6.5. Les évènements avec les ONG, le système d'entraide et les lagunes

L'ONG Diaconía travaille dans la zone d'Ancash depuis les années 1990-2000. Les agriculteurs sont donc déjà sensibilisés à « l'approche projet ». Certaines activités des projets de l'ONG ponctuent la vie des paysans d'Aija. C'est le cas par exemple lors de la mise en œuvre d'un système d'irrigation par arrosage dont l'eau vient des lagunes ou lors de la reforestation des alentours de ces mêmes lagunes. L'ONG en réfère alors au président de la communauté qui appelle les membres de celle-ci (uniquement des hommes) à se réunir pour déterminer sur quelles parcelles le système doit être testé. Dans le cas de la mise en place du système d'irrigation, ce sont les frères, les oncles, les fils, les cousins ou les *compadres*¹⁸ du président qui aident ce dernier avec l'aide des ingénieurs de l'ONG pour installer le système. L'entraide se situe au niveau de la famille élargie.

Lors de la plantation du *queñua* (*polylepis tarapacana*) pour le projet de reforestation, ce sont les hommes de la communauté qui se déplacent jusqu'à la lagune pour les

¹⁶ Fruit exotique cultivé généralement dans la *Selva* (versant amazonien).

¹⁷ Fruit exotique cultivé généralement dans la *Selva* (versant amazonien).

¹⁸ Le principe de compérage est un système répandu dans les Andes péruviennes, il désigne un lien social étroit unissant deux familles. Une famille choisit un individu pour être le parrain (*compadre*) ou la marraine (*commadre*) de l'enfant qui vient de naître. Les deux familles peuvent compter l'une sur l'autre en cas de problème.

planter. La participation de toute la communauté est nécessaire pour mener à bien le projet en une journée. L'ingénieur donne les mots d'ordre pour le bon déroulement de la plantation. Quant à l'organisation de la surveillance de la pousse des arbres, les membres de la communauté s'expriment à tour de rôle. Certains débats sur la nécessité de ces arbres naissent, c'est alors au président de répartir les groupes de surveillance et d'expliquer en quoi ces arbres empêchent l'érosion des sols. Au bout d'une grosse matinée, la plantation et la discussion sont terminées et un repas est organisé par les femmes restées au village. Le repas se partage en cercle et chaque membre de la communauté se retire en remerciant les ingénieurs et le président une fois le repas terminé.



Figure 9 : Queña (*polylepis tarapacana*)

(Source : photographie de l'auteur)



Figure 10 : Projet de reforestation à Mallacayan

(Source : photographies de l'auteur)

Dans la région d'Aija, gravitent autour des lagunes beaucoup de mythes et histoires partagées par les habitants de la zone. La lagune Tuctu est une lagune autour de laquelle se perdent des brebis qui se transforment en policiers pour surveiller les alentours de la lagune. Dans le fond des lagunes se trouvent parfois des brebis qui se transforment en femmes qui portent malheur. Ces histoires sont considérées comme étant vraies par la plupart des habitants d'Aija et chacune des lagunes détient son histoire et son propre nom.



Figure 11 : Laguna Tuctu (Santa Cruz) et Laguna Chacras (Mallacayan)

(Source : photographies de l'auteure)

De plus, l'ONG Diaconía appuie la construction de *cocinas mejoradas*, moins consommatrices en bois que la cuisine au bois. Les ingénieurs s'occupent de faire venir les matériaux de Huaraz jusque dans le village. Beaucoup de membres du village sont présents et soutiennent par leur présence les ouvriers à l'œuvre pour la construire ainsi que la personne ayant demandé la construction. Il faut en général une journée pour que la construction soit entièrement terminée. Sont alors présents autour de la *cocina mejorada* en construction les membres de la communauté. Ce genre d'évènement met en lien beaucoup de personnes et le soutien collectif est très important aux yeux de la personne qui fait construire la « cuisine » car elle en retire une grande fierté. D'une part, parce qu'elle a travaillé avec les ingénieurs et d'autre part, parce qu'elle est soutenue par les membres de sa communauté ou de son village. Plus il y a de monde, plus grande est la fierté. Un grand repas est alors organisé après la construction en guise de remerciements.



Figure 12 : Construction d'une cocina mejorada à Ullucurán

(Source : photographies de l'auteure)

3.7. Conclusion

Les différents fonctionnements et événements relatés permettent de cibler la population du terrain effectué. En d'autres termes, ils permettent d'entrevoir la réalité et la normalité des habitants de la province d'Aija et plus particulièrement, des districts d'Aija et de La Merced. Un phénomène frappant est que les activités sont organisées collectivement. L'interdépendance des familles au sein d'une communauté ou d'un « centre peuplé » s'observe par l'importance du lien social qui est constamment entretenu. Le principe de collectivité joue un rôle important dans la prise de décision

étant donné que la moindre décision impacte potentiellement au moins une famille au sein de la communauté. La gestion d'un problème, qui n'est pas forcément vu comme tel d'ailleurs, est collective. Le fait d'organiser certaines activités de manière collective démontre une dynamique intégrative de chaque famille créant des familles élargies appelées « communautés » par les paysans et parfois appelés « centres peuplés » par les autorités locales. S'organise alors un ensemble de couches et de sous-couches se superposant les unes aux autres pour former un « tout » interdépendant dans la manière d'aborder l'espace, le temps et la terre et dans la manière d'aborder l'être humain au sein d'un écosystème (Mujica, 2017).

Chapitre 4 : La méthodologie à l'épreuve du terrain – Réflexion épistémologique

La présente méthodologie est issue d'une réflexion menée dans le cadre du stage effectué pour l'ONG belge Eclasio au Pérou, dans le département d'Ancash, province d'Aija. Pour décrire et expliquer comment le savoir s'est produit, il faut faire récit du déroulement de l'enquête statistique issue du projet IMPAC pour laquelle j'ai été mandatée et des événements qui l'ont ponctuée. C'est pourquoi il est important que je retrace l'expérience vécue pour comprendre comment ma réflexion sur l'agroécologie dans les Andes centrales péruviennes à Aija a évolué. Avec l'explication du déroulement de l'enquête en toile de fond, je tenterai de montrer comment au cours de cette même enquête, il fallait de la « rigueur du qualitatif » (Olivier de Sardan, 2008).

4.1. Description générale du stage

Eclasio promeut l'agroécologie par la mise en place de projets d'appui technique et de soutien aux familles paysannes et aux agriculteurs des pays du Sud. Un des pays dans lequel l'ONG agit est le Pérou. En 2018, Eclasio, Iles de Paix, SOS-Faim, des partenaires locaux, comme Diaconía dans le cas d'Ancash, l'Université Nationale d'Agronomie de La Molina (UNALM) et l'Université Nationale San Antonio Abad de Cusco (UNSAAC) ont décidé de mettre en place un projet de récolte de données à visée comparative. Le projet d'enquête est né de la volonté commune de l'ONG Eclasio et ses partenaires belges et péruviens de « faire le point » sur les actions déjà menées dans les zones dans lesquelles ils agissaient respectivement ainsi que celle de rédiger un plaidoyer en faveur de l'agroécologie à l'intention des autorités locales péruviennes.

Les membres de ces instances belges et péruviennes avaient pour objectif de comparer les impacts socioculturels, économiques et environnementaux entre l'agroécologie et l'agriculture conventionnelle dans le cadre de l'agriculture familiale paysanne andine, dans les départements d'Ancash, Cusco et Huánuco. Cette volonté a donné naissance au projet IMPAC qui avait pour objectif l'analyse comparative des impacts sociaux, économiques et environnementaux de l'agroécologie et de l'agriculture conventionnelle dans le cadre de l'agriculture familiale à Ancash, Huánuco et Cusco.

Pour ce faire, ils ont mis en place une enquête statistique avec l'aide d'Iles de Paix et de SOS-Faim travaillant également au Pérou, du Consortium Agroécologique Péruvien (CAP), de l'UNALM et de l'UNSAAC. Sept étudiants couvraient les trois départements, j'étais affectée au département d'Ancash.

Dans le cadre du stage, il était question de mener une enquête statistique pour Eclasio avec l'aide d'une étudiante péruvienne. Les résultats de cette recherche devaient être exploités entièrement ou partiellement pour l'écriture de mon mémoire. En plus de l'enquête à réaliser pour l'ONG, une recherche qualitative devait être menée. Premièrement, l'enquête devait servir à l'analyse et l'élaboration d'une partie du présent mémoire. Deuxièmement, les sept étudiants répartis dans les trois zones avaient le choix d'utiliser ou non l'enquête statistique menée dans le cadre du stage, mais devaient, en fonction de leur thématique de recherche, élaborer une seconde partie en lien avec leur discipline. Une fois chaque mémoire terminé, l'ONG Eclasio souhaitait utiliser les données exploitées dans les mémoires pour la rédaction d'un plaidoyer. Je ne disposais pas de thématique de recherche bien définie, mais je m'intéressais à la signification et la représentation qu'ont les paysans andins de l'agroécologie.

Au départ, Eclasio m'a fait part des thématiques sur lesquelles elle souhaitait que je travaille. Il y avait, entre autres, le genre, la migration et les savoirs. La question des savoirs m'intéressait davantage, j'ai donc axé ma recherche sur ce thème. Ma méthodologie se veut inductive, je n'avais pas d'hypothèse avant de partir au Pérou. Il était convenu de faire de l'observation participante, je devais « *m'insérer dans le milieu* » (Olivier de Sardan, 2008, p.48) étant donné que j'allais habiter trois mois avec la population que j'allais enquêter. Du fait de vivre avec les paysans andins, cette recherche était à la fois « *le contexte et le mode de production de données* » (*Ibid.*, p.48). Entretiens, discussions et observations composaient ma méthodologie. Je ne me suis pas basée sur un guide d'entretien à proprement parler, mais plutôt sur un « *canevas d'entretien* » (*Ibid.*, pp.59-60). Le canevas d'entretien se voulait davantage comme un pense-bête que comme une grille de questions fixes. Cela permettait une certaine flexibilité en fonction de ce que le terrain m'offrait à observer et à analyser. Fort heureusement qu'il en fut le cas car sans cette souplesse liée à l'enquête de terrain, il aurait été difficile de mener à bien la recherche.

De plus, je n'ai pas enregistré, ni pris de notes lors des observations et entretiens menés dans le cadre de cette recherche. J'ai compilé certains passages importants et élaboré des fiches « anonymisées » par agriculteur enquêté (annexe 3). Mon carnet de notes était à portée de main et dès qu'un entretien ou une conversation prenait fin et que la personne prenait congé de moi, je m'isolais et m'empressais de noter les informations récoltées mémorisées. A plusieurs reprises, j'ai tenté d'enregistrer les entretiens mais les personnes enquêtées « se crispaient » lorsque je demandais leur accord pour l'enregistrement. Ce fut également le cas lorsque je sortais mon carnet de notes de ma poche. En effet, les personnes enquêtées se concentraient davantage sur ce que je pouvais écrire plutôt que sur les questions que je posais. En outre, le fait d'employer un dictaphone ou un carnet de notes m'empêchait de faire en sorte que l'entretien devienne une vraie conversation, ce qui, en l'occurrence, avait pour effet positif de détendre la personne enquêtée qui avait moins la sensation d'être « un sujet enquêté ». Dans le cadre de cette recherche où je suis tiers aux personnes interrogées, le but était de mettre à l'aise l'interlocuteur tout en sachant que je me faisais « manipuler » et que je le manipulais aussi pour tenter d'obtenir des informations, il s'agissait davantage d'une « *négociation invisible* » (Olivier de Sardan, 2008, p.61).

Afin d'avoir toutes les cartes en main pour comprendre l'évolution de la méthodologie, il faut savoir que l'enquête statistique a fortement évolué au cours des semaines durant lesquelles ma collègue et moi-même l'avons réalisée. Comme l'enquête statistique était un premier contact avec le terrain, je formulais des hypothèses ou des questions au fil des semaines durant lesquelles les enquêtes statistiques étaient menées. Cent agriculteurs devaient être interrogés, dont cinquante « pratiquant l'agroécologie » et cinquante « pratiquant l'agriculture conventionnelle ». La difficulté de les catégoriser a enrayé le processus de réalisation des enquêtes statistiques à tel point que l'ONG Eclodio a dû revoir sa catégorisation. Cette constatation m'a permis de réorienter la recherche et de modifier les questions de mon canevas pour mes futurs entretiens. C'est ce qu'Olivier de Sardan appelle « *la récursivité de l'entretien* » (2008, p.60). « *Il s'agit de s'appuyer sur ce qui a été dit (ou fait en l'occurrence) pour produire de nouvelles questions* » (Olivier de Sardan, 2008, p.61) et faire évoluer la problématique. La réalisation de l'enquête ainsi que l'organisation qui l'entourait m'offrait un nouvel angle d'analyse. L'idée de vouloir faire correspondre la réalité à des cadres préconçus

était un sujet intéressant qui a conditionné la manière d'aborder la suite de la recherche liée à ce mémoire. Nous le verrons notamment dans la représentation de l'agroécologie pour les paysans d'Aija (voir *infra* chapitre 5).

Enfin, au vu des difficultés rencontrées pour délimiter et définir l'agroécologie de manière générale, mais aussi dans cette région du monde, la question de l'interprétation de l'agroécologie dans le monde paysan andin ne pouvait être évitée. « *Qu'est-ce que l'agroécologie pour les paysans d'Aija ? A quelle(s) réalité(s) répond-elle dans les Andes centrales péruviennes, à Aija ? Où se situe l'agriculture familiale paysanne par rapport à cette notion « innovante » qu'est l'agroécologie ?* » ont été les questions principales qui ont guidé cette recherche.

4.2. Critères de sélection de l'enquête

Le comité d'élaboration de l'enquête a élaboré des termes de référence et des critères de sélection des agriculteurs dits « agroécologiques » et dits « conventionnels » dans l'agriculture familiale. Par « agriculture familiale », le comité entend :

...des familles vivant de leur production agricole dont la main d'œuvre familiale n'est pas salariée et dont le but final de la production est la vente sur des marchés locaux ou l'autoconsommation.¹⁹ (COECCI, 2014, p.9)

Le concept d'agriculture familiale a pris de l'ampleur au Pérou suite à la loi de promotion et de développement de l'agriculture familiale en 2016 (Reglamento de la ley de agricultura familiar, 2016). Suivant cette loi, l'agriculture familiale est reconnue comme assurant la sécurité alimentaire, la biodiversité et l'usage durable des ressources naturelles. Le but de cette loi est d'améliorer les conditions de vie des familles vivant de l'agriculture familiale en réduisant la pauvreté en milieu rural (*Ibid.*). Ce qui est appelé aujourd'hui au Pérou « agriculture familiale paysanne » a été et est aujourd'hui, aux côtés du modèle agro-exportateur, le modèle agricole propre au pays (Altieri & Toledo, 2010 ; Guzmán, 2015).

¹⁹ Traduit par nous.

Premièrement, si les agriculteurs détiennent un certificat de production biologique ou écologique, ils sont considérés comme agroécologiques. Un exemple de ce type de certificat au Pérou est le « système de garantie participatif » (SGP). Ce certificat a été mis en place grâce à l'Association Nationale de Producteurs Écologiques du Pérou (ANPE-Perú), il assure que les produits cultivés et vendus sont cultivés de manière biologique (Consejo Nacional del SGP, n.d.). Dans le cas où les agriculteurs ne détiennent pas ce type de certificat, il y a lieu de tenir compte de s'ils ont initié une transition ou conversion agroécologique dans les trois dernières années.

De plus, l'agriculteur agroécologique doit cultiver entre 0.1 et 1 hectare dans le cas de l'agriculture familiale de subsistance (Reglamento de la ley de agricultura familiar, 2016) ou entre 1 et 5 hectares dans le cas de l'agriculture familiale intermédiaire (*Ibid.*). 70% de la surface cultivée doit être considérée comme agroécologique et les agriculteurs agroécologiques ne doivent utiliser aucun intrant chimique de synthèse ou ne doivent en utiliser que de manière occasionnelle. Sur cette surface agroécologique ou en « conversion agroécologique », l'agriculteur doit avoir recours à deux méthodes agroécologiques parmi la fertilisation organique, la gestion écologique des ravageurs et maladies, la conservation des sols et d'autres pratiques comme la rotation des cultures par exemple. Enfin, l'agriculteur agroécologique doit cultiver minimum six espèces végétales et pratiquer l'élevage d'au moins deux espèces animales. Deux espèces d'arbres doivent également être cultivées sur la surface de 70% (annexe 1).

Deuxièmement, en ce qui concerne la sélection des agriculteurs dits « conventionnels », ceux-ci ne doivent pas détenir ou avoir détenu de certificat qui atteste une production écologique ou biologique. En ce qui concerne le nombre d'hectares cultivés, les critères sont identiques à ceux des agriculteurs agroécologiques. Les agriculteurs conventionnels doivent cultiver conventionnellement depuis au moins trois ans, appliquer au minimum trois catégories d'intrants chimiques de synthèse entre les fertilisants chimiques, les insecticides, les fongicides, les herbicides, les hormones de croissance et les engrais synthétiques. Enfin, ils ne doivent pas utiliser plus d'une technique agroécologique parmi les engrais biologiques, les techniques de conservation des sols, de diversification des cultures et de « contrôle écologique » de ravageurs et maladies (annexe 1).

La sélection parle d'elle-même, elle reflète la difficulté à catégoriser et délimiter les différents profils des agriculteurs. Initialement, sur le papier, l'agriculture dite « conventionnelle » et l'agroécologie sont, pour le dire simplement, deux manières parmi d'autres de pratiquer l'agriculture. En suivant la logique de la catégorisation, il existe des familles paysannes qui cultivent de manière plutôt (agro)écologique et d'autre part, il y a des familles qui cultivent de manière plutôt « conventionnelle ». L'agroécologie et l'agriculture conventionnelle sont alors des manières de cultiver. Or, les agricultures familiales paysannes ont la réputation d'être écologiques par essence. En effet, les pratiques paysannes sont appliquées dans le respect de l'environnement et des ressources naturelles (Peemans, 2018). Rappelons-le, le rapport de l'IAASTD (2009) fait mention de l'agriculture paysanne comme une alternative écologique au modèle agroindustriel actuel. Au sein de l'agriculture paysanne, nous pouvons dénombrer des pratiques écologiques et des « pratiques conventionnelles ». Mais dans son essence et avant que les méthodes de la Révolution verte ne s'insèrent dans les campagnes péruviennes, l'agriculture paysanne se veut d'abord écologique.

Enfin, sur le terrain, les limites entre agroécologie et agriculture familiale ont été floues. Le besoin de catégoriser les formes d'agriculture a pris le dessus sur ce qui se jouait réellement. L'ONG s'est peut-être laissé prendre dans les filets d'une bureaucratie par le fait de vouloir répondre à des cadres et à un cahier des charges (Godin, 2017). Il était difficile de considérer si un agriculteur était entièrement agroécologique ou entièrement conventionnel. L'enquête supposait une catégorisation binaire alors qu'il est possible qu'un agriculteur considéré comme écologique utilise « occasionnellement » des intrants chimiques. Les critères de surface convertie ou non à l'agroécologie, de surface cultivée en partie ou sans produit chimique n'ont pas été utilisés pour sélectionner, sur le terrain, les agriculteurs, quelles que soient leurs pratiques. Dans les faits, les agriculteurs n'ont pas été sélectionnés de la même façon d'un département à l'autre, les critères de base n'étant pas vérifiables.

4.3. Le processus de re-catégorisation de l'enquête

Au niveau de la méthodologie appliquée pour la mise en place de l'enquête, ma collègue péruvienne et moi étions censées nous baser sur les critères établis par le comité technique d'Eclosio pour sélectionner les agriculteurs. Cela signifie que la

tâche de la sélection des agriculteurs, selon la catégorisation binaire de l'enquête, nous revenait. Pour ce faire, deux ingénieurs péruviens de l'ONG péruvienne partenaire d'Eclosio, Diaconía, nous accompagnaient dans l'exécution de l'enquête et c'est sur leurs connaissances que nous nous sommes basées. Comme déjà mentionné, il existe dans la province d'Aija une association de producteurs écologiques (APEA). Ses membres avaient déjà été sensibilisés à l'(agro)écologie. Les enquêtes étaient un premier contact avec le terrain. Comme les membres d'APEA connaissaient les deux ingénieurs de Diaconía, nous avons commencé par interroger ces personnes qui, selon les ingénieurs, cultivaient de manière agroécologique.

En ce qui concerne les agriculteurs dits « conventionnels », nous nous sommes à nouveau basées sur le réseau de connaissances des ingénieurs et selon le bouche-à-oreille pour nous orienter dans la sélection de ceux-ci. Nous éprouvions une réelle difficulté à « trouver » des agriculteurs qui recouraient majoritairement aux intrants chimiques de synthèse. En effet, chaque agriculteur de la zone cultive selon des pratiques agroécologiques. Paradoxalement, au bout d'une journée, il arrivait que les ingénieurs nous demandent dans quelle catégorie nous « mettions » les agriculteurs interrogés. Selon les ingénieurs, il n'y avait que trois catégories possibles : des agriculteurs aux pratiques agroécologiques, aux pratiques conventionnelles ou ceux « en transition ». Le simple fait d'être confronté à une troisième catégorie a posé un premier problème : dans quelle catégorie (entre agroécologie et agriculture conventionnelle) allions-nous insérer les agriculteurs jugés « en transition » puisque l'enquête ne comptait que deux catégories ?

De plus, je partageais des appels téléphoniques réguliers avec mon maître de stage au cours des trois semaines pendant lesquelles les enquêtes se sont déroulées. Il s'assurait, entre autres, que nous atteignions à temps le nombre d'agriculteurs à interroger (100). Aussi, lorsqu'est venu le moment d'interroger les cinquante agriculteurs aux pratiques conventionnelles, il demandait régulièrement « s'il y avait des agriculteurs conventionnels » et si nous avions eu « l'occasion d'en trouver ». L'ONG Eclosio, qui n'était pas présente dans la zone lorsque les enquêtes étaient menées, ne connaissait pas le nombre d'agriculteurs qui cultivaient davantage selon des pratiques agroécologiques et ceux qui recouraient de manière certaine à des intrants chimiques de synthèse.

Ces premières lignes relatent brièvement la manière dont l'enquête a pris place. La réalisation des enquêtes a duré trois semaines. Face aux difficultés liées à la catégorisation de l'enquête, il a fallu trouver une solution. Mon maître de stage et d'autres membres d'Eclasio et de Diaconía se rendaient compte que les catégories dans lesquelles les agriculteurs « devaient rentrer » ne rendaient pas compte de la réalité. Premièrement, dans les faits, les critères de sélection des agriculteurs étaient différents d'un département à l'autre et deuxièmement, la réalité était plus complexe qu'une division entre pratiques « agroécologiques » et pratiques « conventionnelles ». Troisièmement, au fur et à mesure de l'enquête et du fait de vivre dans la zone, je percevais qu'il y avait un décalage entre ce qu'attendait l'ONG et ce qui se déroulait réellement pour les agriculteurs à Aija.

Petit à petit, les questions concernant la manière dont l'enquête était établie germaient et j'ai décidé de réorienter la recherche et de mener les entretiens en tenant compte des difficultés liées à la réalisation de l'enquête. Je m'intéressais donc à : *« qu'est-ce qu'est réellement l'agroécologie dans les Andes centrales péruviennes ? A quelle(s) réalité(s) l'agroécologie répond-t-elle à Aija ? »* Je m'intéressais à la représentation qu'ont les agriculteurs andins de l'agroécologie. Le fait de baser l'enquête sur une division entre deux types de pratiques agricoles dont ceux qui pratiquent l'agroécologie comme une sorte de science appliquée justifiait en quelque sorte la présence et le travail des ONG dans la province d'Aija.

Finalement, la catégorisation de l'enquête a fini par changer. Heureusement, les étudiants ayant appliqué l'enquête ainsi que le coordinateur du projet ont pu trouver une solution et ont remarqué qu'il y avait dans les trois départements des associations de producteurs ou d'agriculteurs. Chaque étudiant s'était basé sur une liste de l'association d'agriculteurs écologiques du département dans lequel l'enquête statistique avait été réalisée pour classifier les agriculteurs dits « agroécologiques ». Il convenait donc, une fois les enquêtes terminées, d'annoter sur chaque enquête les agriculteurs qui faisaient partie de cette liste et ceux qui n'en faisaient pas partie. A partir de cette idée, il était plus facile de séparer les agriculteurs en deux groupes : ceux qui faisaient partie de l'association et ceux qui n'en faisaient pas partie.

L'enquête du projet IMPAC a été re-catégorisée en deux groupes d'agriculteurs : ceux ayant participé ou participant à des projets agroécologiques et ceux n'y participant pas, en fonction de la liste d'agriculteurs que nous avons établie. Toutefois, le problème lié aux associations de producteurs écologiques est que certains agriculteurs font partie de l'association sans le savoir et d'autres en font partie alors qu'ils ne « devraient » pas. De ce fait, Eclasio a fini par choisir deux projets qu'elle avait organisés avec Diaconía pour appliquer cette nouvelle catégorisation.

Pour le cas d'Ancash, Eclasio et Diaconía avaient déjà mené ensemble le projet *Tierra Sana y Soberana* à caractère écologique sur la gestion du territoire et sont actuellement en train d'en réaliser un autre projet appelé *Interactuando con Territorios Vivos*. Les ingénieurs de Diaconía se sont reposés sur la liste des agriculteurs ayant participé à ces deux projets pour créer la nouvelle catégorisation. C'était une manière pour les ONG de s'assurer que les agriculteurs qui participaient à ces deux projets recouraient davantage à des pratiques agroécologiques. Au total, il y avait donc 55 participants à ces deux projets et 45 non-participants.

Dans la réalité, il n'existe pas de clivage bien distinct entre d'une part, des agriculteurs ne cultivant que de manière agroécologique et d'autre part, des agriculteurs ne cultivant que de manière conventionnelle. Les limites sont floues, il n'y a pas de linéarité, la transition écologique de l'agriculture dans les Andes centrales péruviennes à Aija ne se constate pas au sens du passage d'un point A à un point B (voir *infra* chapitre 6). Énoncé « à l'occidentale », les agriculteurs sont dans une sorte de « transition permanente », c'est-à-dire dans une sorte d'entre-deux difficile à définir car il dépend d'énormément de facteurs comme par exemple, la fluctuation du prix sur les marchés ou les opportunités de travail. Il s'agit pour ces agriculteurs de saisir l'opportunité qui se présente pour assurer la sécurité alimentaire de la famille. Le déroulement de l'enquête a démontré que certains agriculteurs pratiquent à la fois des méthodes écologiques et des méthodes conventionnelles et qu'elles sont loin de correspondre aux critères préétablis.

Enfin, de retour à Lima et après plusieurs réunions au sein des bureaux d'Eclasio, l'ONG a mené une conférence dont l'invité était Marc Dufumier, ingénieur agronome, spécialiste des pratiques agroécologiques, professeur à l'AgroParisTech, conseiller à

la FAO et à la Banque mondiale. Lors de cette conférence, la méthodologie de l'enquête, les similitudes et les différences entre les trois départements ont été abordées. Le projet a été beaucoup critiqué car la plupart des ONG partenaires ayant participé s'attendaient déjà à des résultats. Heureusement, Marc Dufumier a pris la défense du projet car ce dernier avait été réalisé par des étudiants et non des experts. De plus, ce genre de projet nécessitait de se faire sur un temps long et non sur une période aussi courte de trois ou quatre semaines. De cette conférence est ressorti que l'enquête n'avait pas fonctionné comme elle aurait dû fonctionner car elle avait été construite sans prendre en compte le contexte historique et la réalité des diverses zones où elle s'était déroulée.

Au niveau du choix des personnes à interroger dans le cadre de la recherche qualitative, je prêtais attention lors des enquêtes statistiques aux personnes avec qui « le courant passait ». Les enquêtes duraient en moyenne entre trente et soixante minutes, et nous prenions le temps, une fois l'enquête terminée, de discuter avec la personne interrogée. Cet instant pouvait aller de l'échange de banalités à un réel moment de complicité. J'observais les regards, la gestuelle, les sourires, les froncements de sourcils, l'humour utilisé pour faire part de sujets plus délicats, les silences. Si je m'en tenais à l'enquête et aux seules cases cochées, l'importance du « moment de l'enquête » perdait alors toute son importance et ses détails. A certains moments, j'avais la sensation de faire de l'ethnographie alors même que je réalisais une enquête dont le but était la récolte de données quantitatives.

En ce qui concerne les entretiens, je remarquais qu'en la présence des ingénieurs qui m'accompagnaient, les personnes répondaient différemment que s'ils n'étaient pas présents. Les personnes pouvaient parfois souligner l'aide précieuse des ingénieurs, sans qui il était difficile de « se lancer dans l'agroécologie ». Par exemple, il arrivait que certains agriculteurs ne mentionnent pas les parcelles qu'ils cultivent « conventionnellement » devant les ingénieurs et ne fassent mention que des parties cultivées de manière agroécologique.

Je me suis finalement concentrée sur le récit de cinq agriculteurs, au départ, dits « agroécologiques », qui faisaient partie de l'association d'agriculteurs écologiques d'Aïja (APEA) et cinq autres, dits « conventionnels », qui n'en étaient pas membres.

Un total de dix personnes devait être interrogé. Les questions pouvaient varier d'une personne à l'autre en fonction du récit qu'elles me donnaient à analyser, mais les questions principales étaient les suivantes : *Qu'est-ce que l'agroécologie selon vous ? Quand et comment avez-vous entendu parler de l'agroécologie ? Pourquoi cultivez-vous selon des pratiques agroécologiques ?* Je souhaitais en tirer des récits de vie, des narrations et des discours liés à leur perception du concept d'agroécologie.

Chapitre 5 : A quelle(s) réalité(s) l'agroécologie répond-elle à Aija ?

5.1. Introduction

Dans ce chapitre, nous verrons que l'agriculture familiale paysanne est agroécologique par essence, la *chacra andina* se veut agroécologique (Dufumier, 2015 ; Dufumier, 2012 ; Vaillant & Dufumier, 2015). Paradoxalement, Vaillant et Dufumier (2015) affirment que les pratiques paysannes s'inspirent de l'agroécologie, mais il en va du contraire comme nous avons pu le constater (voir *supra* chapitre 1). En effet, les pratiques paysannes andines comme les systèmes de polyculture-élevage diversifiés et les associations de cultures font partie des fondements de l'agroécologie (Altieri & Toledo, 2010). Dans ces termes, l'agroécologie est alors une manière de réutiliser les savoirs ancestraux et traditionnels. Nous définissons savoirs traditionnels « *au sens où les techniques utilisées sont héritées d'une longue connaissance du terrain dans lequel les paysans vivent* » (Dufumier, 2012, p.59).

Ensuite, par le biais de témoignages, nous discuterons de la revalorisation des savoirs traditionnels par l'agroécologie. Nous poserons la question de l'homogénéisation de ces savoirs sous l'appellation « agroécologie ». Après cela, nous verrons que l'agroécologie peut faire l'objet d'une instrumentalisation par certains agriculteurs.

Enfin, nous aborderons le thème de la pluriactivité des paysans d'Aija pour démontrer pourquoi à Aija certains agriculteurs prennent la décision de « réutiliser » les savoirs traditionnels alors que d'autres ne le font pas.

Tous les passages cités sont issus de cahiers de terrain, eux-mêmes construits sur base de conversations et d'entretiens avec des agriculteurs. Ces passages représentent des anecdotes ou phrases-clés qui fournissent des éléments de réponse. Pour un aperçu plus complet et pour faciliter la visualisation du profil des agriculteurs enquêtés, des fiches individuelles anonymisées ont été établies en annexe 3.

5.2. La pratique paysanne agroécologique

Avant toute chose, voici la définition qu'un membre de l'ONG Eclasio a fait de l'agroécologie dans le contexte de l'agriculture andine à Aija :

C'est une question complexe. Je dirais que l'agroécologie dans les Andes, du moins, dans le contexte d'Ancash, c'est un mélange entre savoirs endogènes et exogènes. Les paysans andins ont une réelle conscience de vouloir vivre dans un environnement sain. Les cultures sont diversifiées. Les agriculteurs cultivent quelques hectares en agroécologie pour leur propre consommation. Ce qu'il reste, ils le vendent sur les marchés locaux. Ça arrive qu'ils cultivent aussi de manière conventionnelle car les prix des marchés conventionnels sont plus attirants. Il y a aussi une tendance à privilégier les circuits-courts.²⁰

Le fait de souligner que l'agroécologie dans les Andes à Ancash correspond à un mélange de savoirs endogènes et exogènes est vrai jusqu'à un certain point. En effet, certains agriculteurs disent que la présence des ONG permet de gagner du temps dans l'application des techniques traditionnelles réutilisées au sens où les ONG fournissent avant tout un appui matériel et technique aux paysans (voir *infra* chapitre 5, témoignage agriculteur G). La partie « savoirs exogènes » serait donc davantage équivalente à des conseils que les ONG donnent aux agriculteurs dans la mise en œuvre de pratiques agroécologiques. Ces pratiques agroécologiques sont traditionnelles, sauf pour la construction ou l'installation de nouveaux systèmes d'irrigation avec des matériaux dont les agriculteurs d'Aija ne disposent pas. Les paysans d'Aija savent donc comment fonctionnent ces pratiques agroécologiques puisqu'elles représentent l'agriculture qui était pratiquée par leurs parents ou leurs grands-parents.

En outre, la pratique paysanne andine est agroécologique par essence car elle se base sur une adaptation constante au climat et à l'environnement des paysans andins depuis des millénaires (Vaillant & Dufumier, 2015). Les conditions climatiques et le relief pouvant être considérés comme « rudes », les paysans andins ont dû s'adapter à

²⁰ Témoignage issu d'une conversation téléphonique avec un membre de l'ONG Eclasio pendant les mois de terrain.

l'environnement, et non l'inverse, pour organiser la production agricole. La pratique paysanne se fait dans le respect des ressources naturelles. A cela s'ajoute la cosmovision andine qui démontre que les humains, les végétaux et les animaux sont alimentés ou vivent comme un « tout », un ensemble se mouvant de manière cyclique (Mujica, 2017). Dans la sémantique quechua à Andahuaylas, certains suffixes signifient « prendre soin » et « élever » lorsqu'il s'agit de parler de la Terre. La cosmovision andine prend racine dans des valeurs de protection de la Terre (*pachamama*) au sens de prendre soin d'un ensemble dont les humains font partie. Pour protéger l'environnement, les paysans à Andahuaylas, et également à Aija, développent donc des stratégies qui peuvent changer au cours des manifestations cycliques. Par exemple, s'il y a un changement du cycle annuel de la période des pluies et de la période sèche par le prolongement de la saison sèche, les paysans andins vont être impactés par cette modification et vont donc tenter de la comprendre en agissant de concert pour prendre soin de la Terre-Mère (*pachamama*) (*Ibid.*).

La pratique paysanne andine est inhérente à la cosmovision des paysans. La culture andine est caractérisée par l'ensemble indissociable interdépendant que forment la terre, l'espace et le temps. Mujica va d'ailleurs plus loin dans l'analyse en affirmant que la *pacha* est une « notion totalisante » car elle peut désigner en même temps l'espace, le temps et l'identité d'un individu et/ou d'une collectivité. Les paysans andins élèvent la *chacra* et la *chacra* les élève (Mayer, 2004). Dans cette optique d'interdépendance, chaque acte posé, chaque pratique agricole a une conséquence sur l'ensemble tout entier car l'être humain est dans ce système le « prolongement » de la *pacha*. Nous reviendrons sur la notion de temporalité (voir *infra* chapitre 6, point 6.2.).

Enfin, le prix des produits conventionnels n'est pas forcément plus attirant. Au contraire, le prix des produits écologiques devrait être plus élevé, mais ce n'est pas le cas. Les agriculteurs enquêtés qui ont tenté de vendre leurs produits écologiques (agriculteurs G, I, B, H, E, F) se sont heurtés au fait que peu de personnes sont prêtes à payer plus cher ces produits (voir *infra* chapitre 5, point 5.5.). Si les agriculteurs cultivent de manière conventionnelle, c'est surtout pour assurer la sécurité alimentaire de la famille et non pour bénéficier d'un prix qui serait plus élevé que sur les marchés écologiques.

5.3. L'agroécologie : revalorisation ou homogénéisation des savoirs paysans traditionnels ?

Dans le cadre de cette recherche, dix entretiens ont été menés et les dix personnes interrogées ont affirmé, toutefois en utilisant différentes expressions, que l'agroécologie était une manière pour eux de revaloriser les savoirs traditionnels (annexe 3). Parmi les dix personnes interrogées, cinq agriculteurs faisaient partie de l'association de producteurs écologiques d'Aija (APEA). Les cinq personnes restantes connaissaient l'association de nom et connaissaient les personnes qui en étaient membres, mais n'en faisaient elles-mêmes pas partie. Les dix entretiens menés ont fait ressortir plusieurs discours sur l'agroécologie, dont celui des savoirs paysans traditionnels.

A Aija, l'agroécologie représente une manière de revaloriser les savoirs paysans traditionnels par leur réutilisation avec ou sans l'intégration de nouvelles techniques apportées par les ingénieurs des ONG. Par « traditionnels », les agriculteurs andins interrogés entendent des techniques de leurs ancêtres qu'ils avaient remplacées par un fumigateur et le fait de ne pas utiliser d'intrants chimiques dans leurs cultures. Les agriculteurs qui se réapproprient les savoirs traditionnels privilégient des intrants produits par leurs soins ainsi que des techniques non-valorisées par le « paquet technologique » de la Révolution verte. Cela fait référence à la notion d'agriculture familiale paysanne de Roudart dont les intrants sont « *autofournis* » (2018, p.11) par la famille qui cultive pour sa propre consommation. La paysannerie andine regroupe des agriculteurs indépendants dont l'autosubsistance est le but premier (Dufumier, 2004 ; Vaillant & Dufumier, 2015). En guise d'exemple, au niveau des intrants produits par eux-mêmes, l'enquête du projet IMPAC démontre que les agriculteurs ayant participé à des projets agroécologiques utilisent les déjections de leurs animaux pour créer des engrais écologiques (annexe 2, question 417). En associant l'agroécologie aux savoirs traditionnels, les agriculteurs andins de la région d'Aija la font correspondre à l'agriculture familiale paysanne.

Par « nouvelles techniques apportées par les ingénieurs des ONG », les agriculteurs entendent l'ensemble du matériel technique transporté dans la zone pouvant servir à la construction d'un système d'irrigation par exemple. Toutefois, certains ont affirmé que

les ingénieurs donnaient aussi des « conseils » en matière d'engrais ou de pesticides naturels.

Les ingénieurs nous aident, c'est un appui technique. Nous avons besoin de certaines pièces pour faire les systèmes d'irrigation pour faire venir l'eau de la lagune au village quand il n'y a pas de pluie. Et puis, ils donnent aussi des conseils sur le fonctionnement de ces systèmes.
(agriculteur G)

Les dix agriculteurs interrogés ont tous utilisé l'expression de « reprendre les savoirs des parents et grands-parents » pour qualifier l'agroécologie. Il est vrai que les fondements de l'agroécologie correspondent à l'agriculture familiale paysanne pour sa capacité à s'adapter au milieu tout en respectant la biodiversité et en assurant la sécurité alimentaire de la famille (Altieri & Toledo, 2011 ; Peemans, 2018).

Pour moi, l'agroécologie, c'est reprendre les savoirs de mes parents et de mes grands-parents. Tout ce qu'ils avaient, c'était la chacra. Aujourd'hui, je passe beaucoup plus de temps dans la chacra, je ne fais plus que ça. Je sème, je m'occupe de la terre et je récolte. (agriculteur B)

Par « reprendre les savoirs des parents et grands-parents », d'autres entendent :

Je fais aujourd'hui comme ce qui se faisait avant, pas de produits chimiques, tout est naturel, je traite tout à la main, je récolte tout à la main. (agriculteur H)

L'agriculteur H insinue le fait de ne pas utiliser d'intrants chimiques et fait allusion à l'agriculture paysanne non-motorisée et non-mécanisée. En raison du relief montagneux et de la saison des pluies qui engendrent l'instabilité par des glissements de terrain, la « tractorisation » (Morlon, Bourliaud, Reau & Herve, 1992, p.79) n'est pas envisageable pour les agriculteurs d'Aija. Cela a pour conséquence l'élimination d'une part importante d'énergie fossile dans l'agriculture andine (Dufumier, 2015). En ce qui concerne les intrants chimiques :

...beaucoup de paysans ne cherchent pas à augmenter la production en achetant des engrais, produits de traitement, semences améliorées et du matériel ou de la main-d'œuvre, car ils ne sont pas sûrs de récupérer ces dépenses à la récolte. (Morlon, Montoya & Channer, 1992, p.370)

De plus, en ce qui concerne la réutilisation de certains savoirs, les agriculteurs interrogés ont souvent fait allusion au système de polyculture-élevage pour fertiliser la terre ou empêcher la pousse de certaines plantes :

Avant, je ne laissais pas venir les animaux dans mon champ. Ils restaient dans leur champ. Maintenant, je les prends avec moi, comme faisaient mes grands-parents, et je les laisse toute la journée dans la chacra que je cultive. Grâce à leurs excréments, ils fertilisent la terre et je n'ai plus besoin d'utiliser de produits chimiques. Les trois premières années, les récoltes n'étaient pas bonnes, mais maintenant, je peux nourrir ma famille pendant presque un an. Aujourd'hui, la terre vit, elle est pleine de vers-de-terre alors qu'avant, il n'y en avait pas. (agriculteur H)

Cultiver la terre permet aux paysans andins avant toute chose de se nourrir. Cependant, l'autoconsommation ne permet pas de vivre car la *chacra* ne rapporte pas toujours l'argent nécessaire pour acheter des biens de consommation que la famille ne produit pas (Morlon, Montoya & Channer, 1992). C'est pourquoi l'élevage joue un rôle très important dans l'agriculture paysanne andine.

Sans l'élevage et le fromage que l'on vend, ce serait vraiment compliqué de survivre. On consomme principalement nos récoltes, on vend et quand les récoltes ne sont pas vendues, on les garde pour nous. (agriculteur A)

Le système d'élevage s'avère caractéristique des paysans andins d'Aija. Outre l'élevage, l'observation et l'expérimentation sont des composantes des paysanneries du monde (Dufumier, 2012). Les caractéristiques de l'agroécologie comme les systèmes de polyculture-élevage ou les associations de cultures sont initialement des spécificités paysannes.

Avant, je ne regardais pas vivre la terre, j'appliquais les produits chimiques avec le sac-à-dos et hop, le travail était fait, il n'y avait plus qu'à attendre. Maintenant, j'observe la terre, je regarde s'il y a des vers-de-terre. Je ne veux plus contrôler la nature. J'ai compris que je voulais la contrôler alors que c'est elle qui me contrôle. Je passe beaucoup de temps à observer et faire des expériences. Je regarde quels excréments d'animaux sont bons pour telle ou telle culture et parfois, je tente de cultiver différentes cultures ensemble comme des fèves et des pommes de terre. Les ONG ici, elles font juste gagner du temps aux agriculteurs.
(agriculteur G)

Nous pouvons observer qu'il existe une sorte de réappropriation du savoir paysan qui passe par la nécessité d'observer et de faire des expériences à nouveau. En effet, l'expérimentation et le principe d'essai à erreur, longs de plusieurs milliers d'années, caractérisent l'agriculture familiale paysanne qui est considérée comme le pilier de l'agroécologie (Altieri & Toledo, 2010 ; Dufumier, 2012). C'est grâce aux observations et à l'expertise des agriculteurs paysans que les sciences agronomiques ont pu se développer. Ces savoirs ont certes été oubliés ou bafoués par l'imposition du modèle agroindustriel, qui n'a d'ailleurs pas épargné les Andes, mais l'observation de la nature comme faisant partie du processus de « faire de l'agriculture » est inhérente à l'histoire de l'agriculture familiale paysanne andine (Morlon, Montoya & Channer, 1992).

En fait, ce que faisaient nos parents et grands-parents, c'était de l'agroécologie. Sauf qu'à l'époque, ils ne savaient pas que ça s'appelait comme ça, ils ne savaient pas que ça s'appelait « agroécologie. » (agriculteur J)

Comme les propos de l'agriculteur J le démontrent : le danger lié à l'agroécologie et à la diffusion de ses principes correspond à l'effacement peu à peu du ou des substantif(s) qui caractérisent les pratiques et savoirs paysans considérés aujourd'hui comme de l'agroécologie. Par le biais d'un phénomène d'homogénéisation des pratiques paysannes, l'agroécologie tend à éclipser ces pratiques agricoles paysannes

andines en s'imposant comme science des savoirs paysans en les rassemblant sous le même nom.

Outre ce phénomène à la fois de revalorisation et d'homogénéisation des savoirs paysans, l'agroécologie à Aija fait également l'objet d'une instrumentalisation de la part des agriculteurs dans le but d'assurer leur sécurité alimentaire et de s'assurer une situation dans laquelle ils encourent le moins de risques.

5.4. Instrumentalisation de l'agroécologie

A la suite de ces différents discours sur la manière dont les agriculteurs voient l'agroécologie, une question se pose : quel est l'élément déclencheur ? Pourquoi certains agriculteurs décident-ils de reprendre les pratiques traditionnelles plus que d'autres ? La réalité d'Aija démontre que certains agriculteurs utilisent davantage de pratiques traditionnelles agroécologiques que d'autres. Néanmoins, presque tous cultivent à la fois selon des méthodes traditionnelles agroécologiques et selon des méthodes conventionnelles, tout dépend de l'état de sécurité alimentaire de la famille. L'enquête du projet IMPAC a démontré que pour 87% des agriculteurs, les aliments consommés proviennent de la *chacra* non-soumise aux intrants chimiques (annexe 2, question 606). Cela signifie que 34 sur 45 agriculteurs non-participants à des projets agroécologiques et 53 sur 55 agriculteurs participants à des projets agroécologiques affirment consommer des aliments provenant de parcelles cultivées sans intrants chimiques. Qu'est-ce qui engendre que certains vont se tourner vers les projets agroécologiques des ONG et d'autres non ? Pour y répondre, il est nécessaire de mettre en évidence l'instrumentalisation du concept d'agroécologie par certains agriculteurs.

Diaconía, ONG partenaire péruvienne d'Eclosio, travaille dans la zone d'Ancash depuis les années 1990 et mène principalement des projets en lien avec l'aménagement écologique et collectif du territoire. Quant à Eclosio, elle travaille dans la zone depuis 2008. Les agriculteurs interrogés ont donc déjà été sensibilisés à « l'approche projet écologique » et connaissent bien les ingénieurs qui se déplacent à Aija pour la mise en place de ce type de projet. Toutefois, il a pu être observé que certains agriculteurs instrumentalisent le concept d'agroécologie pour bénéficier de l'attention des ONG.

Il y a des gens dans l'association qui ne sont même pas écologiques ! Ils entrent dedans parce qu'ils connaissent des gens. Ils font ça parce qu'ils savent que les ingénieurs travaillent avec l'association parce que c'est une association écologique. C'est de l'opportunisme ! (agriculteur E)

Au début, c'est difficile parce qu'on ne sait pas par où il faut commencer. Et puis, il y a les ONG. Si tu veux travailler avec elle, il suffit de prendre part à un projet d'irrigation de la communauté par exemple. Tu parles aux ingénieurs et puis tu leur montres ta chacra et tu dis que tu veux faire de l'agroécologie. Petit à petit, tu travailles avec eux. (agriculteur B)

Je suis fier de travailler avec les ONG. Les ingénieurs me soutiennent, ils me rendent visite de temps en temps. Parfois, je participe à des projets ou des activités avec eux, et les gens qui ne connaissent pas l'agroécologie posent des questions, et comme je travaille avec les ONG, je peux leur répondre. (agriculteur I)

Suivant les propos de ces agriculteurs, l'agroécologie serait l'instrument permettant de bénéficier d'un appui des ONG. Ce comportement pourrait être qualifié d'opportuniste, mais ne dénote pas avec le comportement des paysans andins face aux risques. En effet, l'archipel vertical, à la base du fonctionnement de l'agriculture et des populations andines, permet une diversification de la production et une diversification des risques (Murra, 1992). Le fait de vivre et cultiver à des étages écologiques différents permet de diversifier le risque en cas d'évènement climatique détruisant les cultures ou en cas de vol par exemple. La récolte n'est jamais totalement assurée. Dans l'économie paysanne, les paysans tentent de minimiser les risques le plus possible car « ils sont si près du minimum de subsistance qu'ils ne peuvent se payer le luxe d'en prendre » (Kervyn, 1992, p.439). Ce comportement d'aversion au risque n'est pas contradictoire avec le fait que, de temps en temps, certains paysans dépensent des sommes d'argent importantes ou des quantités importantes de vivres pour une fête (Kervyn, 1992). Dans ce cas de figure, cette prise de risque doit se voir paradoxalement comme une assurance. En effet, en agissant de la sorte, les paysans s'attirent les sympathies d'autres personnes et bénéficient de l'aide de ces personnes en s'appuyant

sur l'effet de collectivité. Autrement dit, ils « investissent » dans les relations sociales (Kervyn, 1992).

Dans le cas ici présent, l'instrumentalisation de l'agroécologie permet de développer une assurance. Comme l'agriculteur E le décrit, un autre agriculteur cherche à rentrer dans l'association parce qu'il sait que lorsqu'il en est membre, il parviendra à entrer en contact avec les ingénieurs. Si la condition pour attirer l'attention des ingénieurs, c'est de faire partie d'une association promouvant les pratiques écologiques, alors il prendra peut-être le risque de réutiliser des pratiques traditionnelles et faire partie de l'association.

Quant à l'agriculteur B, il cherche à entrer en contact avec les ONG en proposant son aide lors d'un projet collectif de construction d'un système d'irrigation. Le fait de prendre contact avec les ingénieurs, de les amener jusqu'à l'endroit où il cultive et d'entretenir ce lien permet à l'agriculteur de s'attirer la sympathie des ingénieurs, de bénéficier d'une visibilité au sein de la communauté et de bénéficier d'un potentiel appui financier ou non de la part des ONG par le biais de projets en engrangeant « une démarche agroécologique ». Dans cette optique, l'agriculteur s'est adapté au « *langage-développement* » (Olivier de Sardan, 1995, p.165) des ingénieurs. Il est possible qu'il se soit approprié ce langage pour recevoir l'attention qu'il recherchait afin de bénéficier d'un système d'assurance. L'agroécologie, considérée comme une manière de revaloriser les savoirs traditionnels, représente également le moyen d'assurer la sécurité alimentaire de la famille via la participation à des projets de type agroécologique. En minimisant le risque, il maximise la sécurité alimentaire. Toutefois, il est important de noter que ce comportement, bien qu'il soit reconnu comme étant spécifique à l'économie paysanne d'un point de vue général, n'est pas généralisable à tous les agriculteurs à Aija car même si chaque agriculteur aura tendance à d'abord donner priorité à la sécurité alimentaire familiale par rapport à la maximisation du revenu, tous ne vont pas décider de prendre contact avec les ONG et s'insérer dans les projets écologiques qu'elles mettent en place.

5.5. La pluriactivité des paysans andins d'Aija : frein aux pratiques traditionnelles ?

Il s'avère que parmi les dix agriculteurs enquêtés, sept utilisent de manière occasionnelle ou régulière des intrants chimiques de synthèse dans leurs cultures tout en cultivant une partie sans intrants chimiques pour la consommation familiale (annexe 3). Ce comportement s'explique par le principe de sécurité alimentaire. En effet, étant conscients des effets néfastes des produits chimiques sur l'organisme humain, les agriculteurs préfèrent consommer des « produits sains » pour leur propre famille. Dans le cas où ils vendent leurs produits et où la récolte de la parcelle cultivée sans intrants chimiques n'offre pas d'excédents qui peuvent être vendus sur les marchés locaux, certains agriculteurs assurent cette vente en cultivant une autre partie avec des intrants chimiques ou en exerçant d'autres métiers.

Les cinq membres de l'association de producteurs écologiques d'Aija disent ne pas utiliser de produits chimiques dans leurs cultures sauf en cas d'extrême nécessité. C'est-à-dire lorsque des maladies (*rancha*, *gusanera*) attaquent les cultures et pour assurer une partie de la production qui sera soit vendue, soit autoconsommée si les récoltes des parcelles cultivées sans intrants chimiques de synthèse n'offrent pas assez en termes de quantité pour l'autoconsommation.

Sur les marchés, les gens venaient pour mes pommes de terre, mais comme j'avais augmenté les prix, ils n'achetaient rien. Les gens sont pauvres ici et beaucoup ne peuvent pas payer plus cher pour des produits sains et écologiques. Petit à petit, les gens ont compris que s'ils voulaient manger sans être malade ou avoir le cancer, il fallait payer un peu plus cher. J'ai des clients qui viennent des villes et sont prêts à payer un peu plus cher et me commandent même des produits. (agriculteur G)

Je vends sur des marchés ce que je n'ai pas consommé de mes récoltes. Dès que je veux augmenter un peu le prix de mes produits, les gens protestent et veulent que je leur vende au même prix que les produits cultivés avec des produits agrochimiques. Le seul moyen de vendre plus cher, c'est de vendre à Huaraz ou sur des marchés bios reconnus par les

autorités, sauf que pour ça, il faut que ta chacra soit reconnue écologique.

(agriculteur I)

Nous pouvons constater à travers les propos des agriculteurs G et I que certaines personnes ne peuvent pas se permettre d'acheter des produits issus de l'agriculture écologique. Les agriculteurs qui n'utilisent pas de produits chimiques tentent d'augmenter le prix de leurs produits dans l'espoir d'être « récompensés » de l'effort effectué pour cultiver et produire des aliments considérés comme « sains » selon des méthodes traditionnelles agroécologiques. En ce qui concerne les données de l'enquête, nous pouvons observer que la question de l'avantage du prix du marché écologique est celle où il y a eu le plus de réponses négatives. Paradoxalement, la question de l'avantage de l'agriculture conventionnelle d'avoir un meilleur marché se trouve être celle également qui a obtenu le plus de réponses négatives (annexe 2, questions 502 et 503). A vrai dire, aucun des deux marchés n'est totalement satisfaisant.

Pour les agriculteurs qui mettent en vente des produits cultivés écologiquement, cela génère souvent une frustration car ils se voient rapidement obligés de diminuer le prix de ces produits au même prix que ceux cultivés avec des produits chimiques. Dans les yeux de l'agriculteur qui ne produit qu'avec des produits chimiques (une personne sur les dix interrogées) (annexe 3), le marché écologique représente l'eldorado et le meilleur moyen d'obtenir de meilleurs prix.

En outre, pour assurer la sécurité alimentaire des familles, certains agriculteurs se voient « obligés » de cultiver d'autres variétés pour espérer s'insérer sur un autre marché peut-être plus florissant économiquement. Cela est à nuancer car Morlon, Hibon, Horton, Tapia et Tardieu mettent toutefois en évidence que la commercialisation est « *un facteur limitant de la production* » (1992, p.316). Ils avancent que pour rester indépendants et ne pas tomber aux mains de revendeurs ou intermédiaires en subissant leur pression, les agriculteurs andins ont tendance à cultiver des variétés qui, selon le système de l'étagement écologique, ne correspondent pas à l'étage auquel elles sont censées être cultivées. Ceci est également une stratégie andine d'aversion au risque.

Moi, je cultive sans produits chimiques pour ma famille et ce qu'il reste, je le vends sur les marchés. L'agriculture, c'est le seul métier que je fais, mais je suis pensionné. Et puis, produire sans produits chimiques, ça prend beaucoup de temps. Il faut tout faire soi-même, il faut faire l'engrais avec les excréments des animaux, il faut s'occuper des cochons d'Inde, il faut traiter les maladies à la main. J'ai quand même quelques variétés qui ne se cultivent pas dans cette partie du pays normalement et pour pouvoir les vendre, je dois utiliser des produits chimiques sinon, ça ne donne rien.
(agriculteur H)

D'autres privilégient l'agriculture pour satisfaire les besoins de la famille avec la conscience et la volonté de cultiver des produits sains.

Avant, je faisais plusieurs métiers, mais depuis que j'ai décidé de me lancer dans l'agroécologie, je n'y arrive plus, j'ai dû faire un choix. Produire comme ça, c'est un vrai métier et je n'ai plus le temps de faire autre chose. (agriculteur B)

Cet agriculteur a décidé d'abandonner les métiers qu'il exerçait pour « faire de l'agroécologie ». Brunschwig (1992) affirme que la pluriactivité permet aux paysans andins d'assurer la sécurité alimentaire de la famille. C'est pourquoi, en fonction de la situation géographique de la communauté dans laquelle vit la famille, un paysan peut choisir de partir temporairement pour un travail spécifique et revenir cultiver auprès de sa famille.

Avec les différents métiers que je fais sur le côté, je n'ai pas le temps de me consacrer entièrement à l'agroécologie. Et puis, j'aime bien les métiers que je fais, je pense qu'à l'avenir, je continuerai de faire comme ça, parce que ça change et ça occupe. (agriculteur J)

Cependant, comme le décrit l'agriculteur J, le fait d'exercer d'autres métiers que celui d'agriculteur peut aussi être un choix. Certains vont préférer cumuler les métiers pour assurer les besoins de la famille sans oser faire appel aux ONG ou se dédier entièrement aux pratiques traditionnelles agroécologiques qui sont chronophages.

L'enquête démontre que la première source de revenus concerne l'agriculture (annexe 2, question 301). Ce n'est pas parce qu'elle génère le plus de revenus qu'elle est le seul secteur exploité par l'agriculteur. Dans six études de cas sur dix, les paysans enquêtés sont à la fois agriculteurs et exercent d'autres métiers qui ne sont pas en lien avec l'agriculture (annexe 3).

J'ai déjà essayé de cultiver des pommes de terre sans fertilisants chimiques et sans pulvériser, mais ça n'a rien donné. Le rendement était moins bon que celui de l'année précédente durant laquelle on avait utilisé des produits chimiques. Il n'y avait pas beaucoup de pommes de terre et en plus, elles étaient toutes petites. En plus, comme je fais un autre métier, c'est compliqué de me dédier entièrement à ces méthodes-là. (agriculteur C)

Une petite parcelle est dédiée à l'autoconsommation, c'est pour ma femme et moi. Pour ce qui est du reste, j'utilise plusieurs produits chimiques, je fais des mélanges et je vois ce qui fonctionne le mieux. En plus, si je n'ai pas de bonnes récoltes, je peux toujours faire autre chose. Sur l'année, je peux exercer plusieurs métiers. Je sais faire du pain donc je suis parfois boulanger. J'ai des cochons et je vends la viande de porc et parfois, je me fais engager comme ouvrier à la municipalité. (agriculteur D)

L'agriculteur C dit ne pas avoir assez de temps pour se consacrer pleinement aux pratiques traditionnelles car il fait un autre métier en même temps que celui d'agriculteur. Quant à l'agriculteur D, il occupe une à plusieurs fonctions en même temps. Dans ce cas précis, l'ONG Eclosio craint le phénomène de « l'œuf ou la poule ». C'est parce qu'ils exercent plusieurs métiers qu'ils ne peuvent pas s'impliquer davantage dans des pratiques traditionnelles agroécologiques ou est-ce parce qu'ils ne s'impliquent pas dans des pratiques agroécologiques qu'ils doivent exercer plusieurs métiers ? Cette idée sous-tend que les pratiques agroécologiques portent leurs fruits et offrent de meilleurs produits (plus sains) sur le long terme, ce qui est avéré (Altieri & Toledo, 2010 ; Dufumier, 2012). C'est en effet le cas pour les agriculteurs qui sont parvenus à se réapproprier les savoirs ancestraux pour faire fructifier, certes avec un peu de patience, leurs parcelles. Cependant, malgré le discours selon lequel le temps

est un obstacle à la réutilisation de pratiques traditionnelles agroécologiques, il s'agit aussi parfois d'un choix de la part de certains agriculteurs de ne pas se dédier entièrement à ces pratiques agroécologiques. Pour eux, « le jeu n'en vaut pas la chandelle ». Certains agriculteurs considèrent que le risque de ne faire que de l'agriculture, malgré le soutien des ONG, est trop grand. D'autres verront dans le travail des ONG le moyen de « s'assurer ».

Sur les dix personnes interrogées, six agriculteurs exercent un à quatre métiers à l'année pour assurer la sécurité alimentaire de la famille (annexe 3). Certains quittent le village quelques mois et rejoignent ensuite la famille restée au village. Ce phénomène correspond à ce que Peemans appelle la « *paysannerie hybride* » (2018, p.32). Les paysans agriculteurs endossent différentes professions pour assurer la sécurité alimentaire familiale sans toutefois abandonner l'agriculture. En effet, ils continuent de cultiver au sein de la famille et entretiennent des liens forts avec le village ou la communauté, mais quittent celui-ci ou celle-ci quelques semaines ou mois, parfois dans les villages voisins, parfois dans des villes plus grandes, afin d'obtenir un revenu.

Ces données démontrent une importante adaptation des familles paysannes. L'agroécologie représente une manière de potentiellement s'insérer sur un marché qui est d'ailleurs souvent synonyme de déception car les prix des produits standards et des produits écologiques sont, au mieux, identiques. Néanmoins, certains agriculteurs (voir *supra* chapitre 5, témoignage agriculteur G) parviennent à vendre leurs produits un peu plus chers à quelques clients venant des villes. En outre, par l'instrumentalisation qu'en font certains agriculteurs (voir *supra* chapitre 5, témoignages des agriculteurs B et I), l'agroécologie permet de bénéficier de l'attention des ONG. La sécurité alimentaire reste la préoccupation principale, quels que soient les moyens employés pour y parvenir. Aujourd'hui, à Aija, les dix études de cas démontrent que le comportement d'aversion au risque est encore à l'œuvre. Enfin, sur base de la réalité des districts d'Aija et de La Merced, la pluriactivité comme manière de diversifier le risque est un phénomène rencontré dans six études de cas sur les dix études effectuées au total.

Chapitre 6 : La transition agroécologique a-t-elle lieu à Aija ?

6.1. Assurer la sécurité alimentaire dans la transition agroécologique

Nous avons pu constater lors du déroulement de l'enquête que cette dernière a dû subir une re-catégorisation pour donner des résultats. Sur le terrain, lorsque l'équipe exécutante a réalisé que la binarité entre « agriculteurs agroécologiques » et « agriculteurs conventionnels » ne rendait pas compte de la réalité, une troisième catégorie s'est alors spontanément mise en place : celle des agriculteurs « en transition ». Dans le cas où l'agriculteur enquêté était « inclassable » et où il était difficile de se positionner car il cultivait selon les deux méthodes, il entrait alors dans la catégorie « en transition ». L'idée de la transition d'une agriculture non-écologique vers une agriculture écologique permet également de rassurer les ONG dans la zone sur le bienfondé de leur travail.

Toutefois, à l'heure d'aujourd'hui, la transition agroécologique allant d'un point A à un point B dans les Andes centrales au Pérou, à Aija, ne s'observe pas. La transition agroécologique suppose de passer d'une agriculture non-durable à une agriculture durable dans le respect des ressources naturelles en utilisant des techniques ou pratiques dites agroécologiques. La nouvelle catégorisation de l'enquête se base sur deux projets de Diaconía et Eclasio dont l'un stipule que l'agriculture familiale et l'agroécologie sont identiques (Chamochumbi, 2017). Le paradoxe de ce projet réside dans le fait qu'il promeut une transition de l'agriculture familiale à l'agroécologie (*Ibid.*).

Dans les pays du Nord, la transition s'inscrit dans une temporalité linéaire et est vue comme le nouveau visage du paysage agricole face au système agroalimentaire dominant. Les paysanneries sont davantage spécifiques aux pays du Tiers monde (Dufumier, 2004) alors qu'au Nord, le modèle agroindustriel s'est renforcé au début du vingtième siècle et est devenu le modèle dominant ayant, sur son passage, fait disparaître la majorité des paysanneries du Nord (Peemans, 2018). C'est pourquoi pour les pays du Nord, la transition agroécologique semble être « un retour en arrière ». Même si le paquet technologique de la Révolution verte a investi les campagnes des

Andes péruviennes, développer le concept de transition agroécologique alors que le modèle vers lequel il « faut » transiter est encore pratique courante semble paradoxal.

De plus, pour certains, se réapproprier les techniques traditionnelles est inenvisageable.

Reprendre les savoirs de mes ancêtres, ça prend du temps et je n'ai pas le temps de consacrer plus de temps à l'agriculture. Il faut avoir un peu d'argent avant de le faire, sinon, le temps que la chacra produise quelque chose sans aucun produit chimique, tu ne peux pas obtenir une bonne production donc tu ne peux pas vendre et nourrir tes animaux. (agriculteur J)

Ce serait bien que je cultive totalement de manière agroécologique, mais avant que la chacra donne quelque chose, il faut du temps, beaucoup de temps. La chacra, ça me divertit, mais les autres métiers aussi. C'est plus facile de cultiver totalement agroécologiquement si la chacra me permet de continuer de vendre et de gagner suffisamment d'argent pour vivre. (agriculteur F)

Réutiliser ces pratiques agroécologiques nécessiterait qu'il soit possible financièrement d'assumer le coût de la transition. Or, ce n'est pas le cas pour ces paysans. Certains paysans se sont inscrits dans des projets agroécologiques, mais si la récolte est mauvaise ou que les cultures subissent quelconque dommage, ils vont s'assurer de manger à leur faim quitte à utiliser des intrants chimiques de synthèse (voir *supra* chapitre 5, témoignage agriculteur H). C'est une des raisons pour lesquelles ils diversifient leur manière de cultiver : des parcelles avec et sans intrants chimiques de synthèse. Cette manière de fonctionner démontre qu'il est délicat d'envisager le concept de transition agroécologique à Aija.

Le principe de transition est actuellement difficilement conciliable avec le comportement des paysans andins d'Aija. En effet, ceux-ci vont éviter le risque et vont tout mettre en œuvre pour le diversifier dans le but de le diminuer. C'est un comportement qui n'est pas seulement observé dans les Andes, c'est également

répandu dans les autres paysanneries du monde (Kervyn, 1992). Ce comportement rend une transition agroécologique linéaire compliquée car les agriculteurs vont toujours chercher à assurer leur sécurité alimentaire quitte à utiliser parfois des intrants chimiques.

De plus, 92% des agriculteurs enquêtés se considèrent comme des agriculteurs et producteurs écologiques (annexe 2, question 102). Il est compliqué d'avancer le thème de la transition face à des personnes qui se considèrent déjà comme écologiques. Certains agriculteurs sauteront néanmoins le pas et se consacreront entièrement aux pratiques traditionnelles agroécologiques tandis que d'autres ne le feront pas. Cela dépendra de s'ils peuvent se le permettre financièrement ou pas.

6.2. Une transition linéaire dans un espace-temps cyclique

Le thème de la temporalité se doit d'être abordé pour comprendre pourquoi la transition, issue d'une conception temporelle linéaire, s'applique difficilement à Aija. Le travail de la terre est organisé par la communauté paysanne et selon un calendrier agencé en périodes de récoltes et d'ensemencement. La vie andine est rythmée par des fêtes, des événements religieux et des activités collectives dans un temps circulaire et non linéaire (Mujica, 2017).

En se basant sur une temporalité linéaire, il se peut que ces paysans andins à Aija fassent ce que nous pourrions appeler des va-et-vient entre deux extrêmes de la transition agroécologique : la réutilisation des pratiques traditionnelles paysannes et l'utilisation d'intrants chimiques de synthèse. Dans une étude menée dans la région d'Andahuaylas, au sud-est du département de Lima, Mujica (2017) explique la perception de l'espace-temps dans les Andes péruviennes par l'étude de la sémantique quechua. Le quechua se veut une langue extrêmement métaphorique qui s'articule selon l'ajout de suffixes. Chaque suffixe renvoie à une image différente qui change alors complètement le signifié d'un mot. Bien que la langue quechua varie très fortement au sein même d'un département, voire d'une province, l'idée de cosmovision reste la même pour les Andes du nord et du sud du pays.

Comme nous l'avons déjà mentionné, la *pacha* représente le temps et l'espace. La notion de temps linéaire est devenue une notion universelle et propre aux villes, mais ce n'est pas le cas pour les Andes péruviennes. Pour Mujica (2017), le temps et l'espace composent « une totalité » qui est perçue et ressentie à partir d'un sujet, qu'il soit individuel ou collectif. La *pacha* comme espace dépend de l'individu qui se situe en termes géographiques. La *pacha* est donc liée aux perceptions de celui qui se situe géographiquement dans l'espace. Par exemple, il n'existe pas un centre-ville qui serait le même pour tout le monde car le centre dépend de celui qui parle et d'où il se trouve. L'espace est également défini en fonction d'une sensation ou d'un ressenti climatique qui permet d'organiser les lieux habitables ainsi que l'agriculture en fonction des zones froides, chaudes, humides ou sèches.

Quant à la notion de temps, il est important de souligner que le temps dans les Andes péruviennes se quantifie par le mouvement du soleil et par les phases de la lune. Il convient plutôt de l'appeler « espace-temps ». Dans la cosmovision andine, l'espace-temps est circulaire. Mujica (2017) l'explique grâce à la sémantique quechua : *muyu* signifie circulaire, cyclique. *Pacha muyu* signifie donc un temps qui forme un cycle dans le sens où il y a un début et une fin et la possibilité qu'il y ait une répétition ou une redondance. Cela s'explique par le mouvement physique du soleil dans les Andes. En effet, le soleil se lève en sortant des massifs montagneux et se couche derrière d'autres massifs de l'autre côté d'où il s'est levé, en formant un arc de cercle. Ce cycle est quotidiennement observé par les paysans andins que ce soit à Andahuaylas ou à Aija.

Dans son étude, Mujica (2017) met en évidence que le *pacha muyu* détient une fonction sociale spécifique et qu'il y a deux manières de l'organiser. Premièrement, le contrôle par le quotidien et deuxièmement, le contrôle par le temps linéaire qui avance les notions hier, aujourd'hui et demain. Ce dernier est alors décompté en heures, jours, mois et années. La conjugaison de la langue quechua ne s'articule pas en termes de temps passés, présents et futurs, mais se caractérise par des temps de conjugaison qui changent la temporalité en fonction du suffixe ajouté. Il existe un temps passé qui relate l'expérience vécue du sujet, il existe un temps du « on m'a dit que » et l'expérience est vécue par un tiers et ensuite, le temps du songe, du mythe, de la narration qui fait référence à un temps immémorial mystérieux. Enfin, le futur

correspond à une sorte de futur proche. Ce futur est utilisé pour anticiper des événements qui sont supposés arriver.

Une journée type s'organise en fonction de la position du soleil dans le ciel pour se situer dans le temps. Le temps et l'espace forment alors un « tout ». Une journée type à Andahuaylas s'organise plus ou moins de la même manière qu'une journée type à Aija (voir *supra* chapitre 3, point 3.6.1.). La journée est cadencée en fonction du travail agricole et des activités qui correspondent à chaque place du soleil dans le ciel. Le contrôle quotidien par la segmentation de la journée en activités se fait pour assurer une récolte ou un gain suffisant pour les agriculteurs (Mujica, 2017).

De plus, selon Mujica (2017), l'espace-temps andin « bouge ». Les changements de la *pachamama* (Terre-Mère) comme les effets que peut avoir le changement climatique sur la météo, les cultures, etc., provoquent un mouvement du temps qui est alors perçu grâce à la modification de l'espace. Les agriculteurs sont d'ailleurs très sensibles à ces changements puisqu'ils peuvent modifier l'état des cultures et la vision de l'espace-temps. Par exemple, le fait que la saison sèche soit plus longue engendre une modification de la vision de cet espace-temps. A nouveau l'espace et le temps sont indissociables. De ce fait, le concept de transition allant d'un point de référence à un autre point dans le temps est difficilement interprétable à Aija car l'organisation de la temporalité est complètement différente. Une vision linéaire serait donc une manière de contrôler le temps andin. En effet, organiser l'espace-temps se fait de manière cyclique sous forme de journées divisées en activités ou sous forme de périodes ou époques comme la saison des pluies et la saison sèche qui ne seront pas quantifiées en mois comme dans un temps linéaire.

Pour les sociétés occidentales, face à la revalorisation des savoirs paysans, un « retour en arrière » s'observe tandis que pour la population andine, il s'agit d'un cycle. Ce « retour en arrière » n'est ni positif, ni négatif sauf s'il est perçu à travers la vision modernisatrice du progrès. C'est aussi la raison pour laquelle l'agroécologie est parfois avancée comme une innovation nouvellement diffusée (Compagnone, Lamine & Dupré, 2018). Elle se veut innovante alors qu'elle repose sur certains savoirs anciens traditionnels. Dans un temps linéaire, il est préférable de la qualifier d'innovante plutôt que d'un retour en arrière, perçu comme négatif.

Finalement, le principe de transition agroécologique ne s'applique pas vraiment à l'espace-temps andin. Ce principe est lié à une flèche temporelle, caractéristique des sociétés occidentales, qui avance que l'agroécologie est innovante et synonyme de progrès. Ce thème de la transition des agriculteurs qui convergeraient vers des pratiques agroécologiques et pour qui l'agroécologie serait une fin en soi ne s'observe pas à Aija actuellement. La transition agroécologique à Aija peut faire l'objet d'une interprétation, mais seulement en ayant conscience qu'elle se fait dans le cadre d'un processus temporel linéaire et d'une temporalité différente de celle des Andes. Si transition il y a à Aija, elle sera davantage mise en œuvre pour assurer la sécurité alimentaire familiale plutôt que portée par des préoccupations environnementales sous-tendues par une agriculture durable. Dans l'espace-temps andin, pratiquer une agriculture durable est compris comme faisant partie d'un processus cyclique dans lequel les actes posés se veulent protecteurs vis-à-vis de l'environnement. Alors que la transition agroécologique peut être considérée comme une nécessité face au modèle agroindustriel et comme un point à atteindre ailleurs dans le monde, elle se pratique chaque jour, ou plutôt chaque cycle, dans les Andes péruviennes à Aija comme une manière de vivre.

Conclusions générales

La définition de l'agroécologie varie bel et bien en fonction du contexte et de la manière dont tout un chacun se l'approprie. De plus, les temporalités dans les systèmes d'écologisation de l'agriculture sont différentes entre le Nord et le Sud (Compagnone, Lamine & Dupré ; 2018 ; Stassart *et al.*, 2012). Au Nord, l'agroécologie se présente comme une « solution verte » qui se veut innovante face à un système industriel installé depuis longtemps (Peemans, 2018). Au Pérou, l'agroécologie s'est d'abord développée par le biais d'un renforcement de l'agriculture biologique/écologique (Alvarado, Siura & Manrique, 2015). Le mouvement agroécologique péruvien a également pris de l'ampleur grâce à l'avènement des mouvements paysans qui revendiquent une souveraineté alimentaire un peu partout en Amérique Latine (Alvarado, Siura & Manrique, 2015 ; Guzmán, 2015). Nationalement reconnues, l'agriculture biologique/écologique ainsi que l'agriculture familiale ont préparé le terrain à l'institutionnalisation de l'agroécologie au Pérou qui donnera naissance en 2005 au Consortium Agroécologique Péruvien (CAP) (Alvarado, Siura & Manrique, 2015).

Ensuite, pour les paysans andins d'Aija qui vivent de l'agriculture familiale, l'agroécologie est ce qui correspond aux savoirs traditionnels. Cela n'a rien d'étonnant étant donné que l'agroécologie s'inspire de certaines valeurs et idées véhiculées par la cosmovision andine. La préservation et la protection de l'espace-temps (*pacha*) sont, entre autres, des principes partagés par l'agroécologie et la culture andine. La revalorisation des savoirs traditionnels paysans induit la réutilisation de pratiques par essence agroécologiques.

La pluriactivité des paysans d'Aija s'avère être parfois un choix. En effet, certains agriculteurs assurent la sécurité alimentaire de la famille en cumulant les métiers tandis que d'autres instrumentalisent le concept d'agroécologie (voir *supra* chapitre 5, témoignage agriculteur B). Le but de ces derniers est de bénéficier de l'attention des acteurs non-gouvernementaux. Dans un paysage agricole où la sécurité alimentaire n'est justement pas toujours assurée, ce phénomène les liens entretenus avec les ONG servent « d'assurance ». Rappelons-le, seuls 3% des agriculteurs de la province d'Aija peuvent assurer leur sécurité alimentaire avec leur propre production (Salgado, 2019).

Cependant, par l'appellation « Agroécologie », les pratiques paysannes revêtent un nouveau nom, scientifique et innovant. Elles sont alors classées pour être définies et diffusées. Nous avons vu que l'agroécologie essuyait plusieurs critiques et qu'elle pouvait s'apparenter au nouveau *buzzword* du développement (Cornwall, 2010 ; Levidow, 2015). Face à sa polysémie et à la capacité des acteurs économiques, politiques, sociaux à se réapproprier le concept d'agroécologie, l'agroécologie peut servir un large éventail de causes. Issue d'un modèle de rationalisation du savoir, l'homogénéisation des pratiques paysannes par la création d'une science agroécologique de ces savoirs semble renommer les manières d'être et les manières de faire des paysans.

Toutefois, malgré ces critiques, il est important de souligner que l'agroécologie, au sens d'un partage de pratiques agroécologiques contextualisées, a le pouvoir de questionner la conceptualisation du savoir et sa manière de circuler. En effet, les pratiques paysannes faisant office « d'engrais » au concept d'agroécologie sont issues d'un savoir empirique fondé sur le savoir-faire, ou plutôt le savoir-expérimenter, des paysans. Transmettre ces savoirs paysans agroécologiques peut s'opérer en les contextualisant et en laissant aux pratiques paysannes leurs caractéristiques (Compagnone, Lamine & Dupré, 2018). Outre ce pouvoir, l'agroécologie permet de remettre en cause le système agroalimentaire industriel. De cette manière, elle questionne également l'hyperconsommation et positionne le consommateur en tant qu'acteur de changement.

Aujourd'hui, à Aija, il existe encore des comportements d'aversion au risque qui font office d'obstacles à une éventuelle « transition écologique de l'agriculture ». A Aija, l'objectif de sécurité alimentaire est également un facteur déterminant dans la décision de cultiver écologiquement ou non. Les ONG, belge et péruvienne, ont imposé des catégories préconçues dans le cadre de l'enquête. La catégorisation « agriculteurs agroécologiques » et « agriculteurs conventionnels » suppose un clivage qui ne s'observe pas vraiment à Aija. Chaque agriculteur est potentiellement à la fois « conventionnel » et « agroécologique ». La binarité de la catégorisation laisse entrevoir deux extrêmes d'une transition agroécologique. La transition induit le passage de l'un à l'autre qui suppose un temps linéaire dans lequel le progrès,

accompagné de préoccupations environnementales, est la motivation première. Cette temporalité n'est pas celle des Andes centrales péruviennes. Pour comprendre que la notion de transition linéaire est difficilement conciliable à Aija, il faut comprendre que l'espace-temps andin est circulaire (Mujica, 2017).

L'appellation « pratique paysanne traditionnelle », combinée à une vision respectueuse de l'environnement dans lequel l'être humain doit agir pour le protéger, peut être qualifiée d'agroécologie mais ne doit pas forcément être substituée par la seule appellation « Agroécologie ». Nommer les savoirs traditionnels paysans par le seul substantif « Agroécologie » peut avoir pour conséquence de gommer le nom de ces savoirs (voir *supra* chapitre 6, témoignage agriculteur J) et de les remplacer par cette notion innovante que se veut être l'agroécologie. Cette conséquence n'entame certes pas le désir de se réapproprier ces savoirs, mais peut atteindre le patrimoine culturel agricole des paysans andins d'Aija.

Enfin, la prise en compte du contexte historique et des systèmes de temporalité différents du Nord au Sud, entre les villes et les campagnes, entre agriculteurs et citadins, offre des clés de lecture pour la compréhension de ce qui se joue à Aija aujourd'hui. Les critiques de l'agroécologie n'empêchent pas le débat sur la possibilité d'observer un jour, à Aija, un mouvement plus large de réutilisation des pratiques traditionnelles agroécologiques dans le but de bannir les intrants chimiques de synthèse.

Bibliographie

- Altieri, M.A. & Toledo, V.M. (2010). La revolución agroecológica de América Latina : Rescatar la naturaleza, asegurar la soberanía y empoderar al campesino. *El otro derecho*, 42, 163-202. Retrieved from <http://biblioteca.clacso.edu.ar/Colombia/ilsa/20130711054327/5.pdf>, consulté le 10/08/2019.
- Alvarado, F., Siura, S. & Manrique, A. (2015). Perú : Historia del movimiento agroecológico 1980-2015. *Agroecología*, 10(2), 77-84. Retrieved from <http://hdl.handle.net/10201/53902>, consulté le 10/08/2019.
- Brunschwig, A. (1992). La haute vallée du Cañete : la lande et la *puna*. In P. Morlon (Ed.), *Comprendre l'agriculture paysanne dans les Andes Centrales : Pérou-Bolivie* (pp. 383-409). Paris : Institut National de la Recherche Agronomique.
- Celestino, S., De La Cruz, L. & Huaney, J. (2014). *Estudio de diagnóstico y de zonificación cn fines de demarcación territorial de la provincia de Aija*, Presidencia del Consejo de Ministros – Gobierno Regional de Ancash, Ancash, Pérou.
- Chamochumbi, W. (2017). *Transiciones de la agricultura familiar a la agroecología y les gestión territorial en ecosistemas alto-andinos. Reflexiones y prospectiva desde la experiencia en Ancash-Perú*. Proyecto Tierra Sana y Soberana Fase II, Lima.
- Compagnone, C., Lamine, C. & Dupré, L. (2018). La production et la circulation des connaissances en agriculture interrogées par l'agro-écologie : De l'ancien et du nouveau. *Revue d'anthropologie des connaissances*, 12(2), 111-138. doi:10.3917/rac.039.0111
- Consejo Nacional del Sistema de Garantía Participativo Perú – SGP. (n.d.). *Motivos para la « ley de fomento de la agricultura orgánica o ecológica »*. Retrieved from <http://sgpagroecologia.net/web/index.php/historia/>, consulté le 10/08/2019.
- Coordinadora de Entidades de Extranjeras de Cooperación Internacional (COECCI). (2014). *Agricultura en el Perú garante de la seguridad alimentaria y la agrobiodiversidad. Aportes para el debate en el marco del año internacional de la agricultura familiar*. COECCI, Lima.

- Cornwall, A. (2010). Chapter 1 : Introductory overview – Buzzwords and fuzzwords : deconstructing development discourse. In A. Cornwall & D. Eade (Eds.), *Deconstructing development discourse. Buzzwords and fuzzwords* (pp. 1-18). Warwickshire : Practical Action Publishing in association with Oxfam GB.
- Delcourt, L. (2014). Agroécologie : enjeux et défis. *Alternatives Sud*, 21(7), 7-29.
- Delcourt, L. (2012). Les dynamiques d'expansion de l'agrobusiness au Sud. *Alternatives Sud*, 19(3), 7-34.
- Delcourt, L. (2008). Mobilisations dans le Sud face à la crise alimentaire. *Alternatives Sud*, 15(4), 7-32.
- Dollfus, O. (1992). Avant-propos. Les Andes comme mémoires. In P. Morlon (Ed.), *Comprendre l'agriculture paysanne dans les Andes Centrales : Pérou-Bolivie* (pp. 11-31). Paris : Institut National de la Recherche Agronomique.
- Dollfus, O. (1968). *Le Pérou : introduction géographique à l'étude du développement*. Paris : Institut des Hautes Études de l'Amérique Latine.
- Dufumier, M. (2015). Enjeux alimentaires mondiaux et agricultures familiales. *Bulletin de l'association des géographes français*, 92(3), 413-421. doi: 10.4000/bagf.1025
- Dufumier, M. (2012). *Famine au Sud, malbouffe au Nord. Comment le bio peut nous sauver*. Paris : NiL éditions.
- Dufumier, M. (2004). *Agricultures et paysanneries des Tiers mondes*. Paris : Éditions Karthala.
- Duru, M., Therond, O. & Fares, M. (2015). Designing agroecological transitions : a review. *Agronomy for sustainable development*, 35(4), 1237-1257. doi: <https://doi.org/10.1007/s13593-015-0318-x>
- Girard, N. (2014). Gérer les connaissances pour tenir compte des nouveaux enjeux industriels : l'exemple de la transition écologique des systèmes agricoles. *Revue internationale de psychosociologie et de gestion des comportements organisationnels*, 10(49), 51-78. doi:10.3917/rips1.049.0049
- Godin, J. (2017). ONG : dépolitisation de la résistance au néolibéralisme ?, *Alternatives Sud*, 24(2), 7-26.
- Griffon, M. (2014). L'agroécologie, un nouvel horizon pour l'agriculture. *Études*, (12), 31-39. Retrieved from <https://www.cairn.info/revue-etudes-2014-12-page-31.htm>, consulté le 10/08/2019.

- Guzmán, E. S. (2015). La participación en la construcción histórica latinoamericana de la agroecología y sus niveles de territorialidad. *Política y Sociedad*, 52(2), 351-370. Retrieved from <https://search-proquest-com.proxy.bib.ucl.ac.be:2443/docview/1697996699?accountid=12156>, consulté le 10/08/2019.
- IAASTD (International Assessment of Agricultural Knowledge, Science and Technology for Development). (2009). *Global report*, IAASTD, Washington : Island Press.
- Instituto Nacional de Estadística Informática (INEI). (2018). *Censo nacional 2017. Resultados definitivos del departamento de Ancash*. INEI, Lima.
- Lamine, C., Bui, S. & Ollivier, G. (2015). Pour une approche systémique et pragmatique de la transition écologique des systèmes agri-alimentaires. *Cahiers de recherche sociologique*, (58), 95-117. doi: <https://doi.org/10.7202/1036208ar>
- Levidow, L. (2015). European transitions towards a corporate-environmental food regime : agroecological incorporation or contestation ?. *Journal of Rural Studies*, 40, 76-89. doi: <https://doi.org/10.1016/j.jrurstud.2015.06.001>
- Martínez-Torres, M.E. & Rosset, P.M. (2014). Diálogo de saberes in La Vía Campesina : food sovereignty and agroecology. *Journal of Peasant Studies*, 41(6), 979-997. doi: <https://doi-org.proxy.bib.ucl.ac.be:2443/10.1080/03066150.2013.872632>
- Mayer, E. (2004). *Casa, chacra y dinero. Economías domésticas y ecología en los Andes*. Lima : Instituto de Estudios Peruanos (IEP).
- McMichael, P. (2014). Historicizing food sovereignty. *Journal of Peasant Studies*, 41(6), 933-957. doi: 10.1080/03066150.2013.876999
- Ministerio de Agricultura y Riego. (2012). *Se aprobó el Reglamento de la Ley de Promoción de la Producción Orgánica o Ecológica con el refrendo de los ministerios de Agricultura, Producción y Comercio Exterior y Turismo. Gobiernos regionales podrán consignar en sus presupuestos recursos para apoyar la agricultura orgánica*. Retrieved from <https://www.minagri.gob.pe/portal/institucionalidad-y-consensos/7422-produccion-organica>, consulté le 10/08/2019.
- Ministerio de Agricultura y Riego. (n.d.). *Quienes somos. AgroIdeas. Programa de compensaciones para la competitividad*. Retrieved from <https://www.agroideas.gob.pe/quienes-somos/>, consulté le 10/08/2019.

- Morlon, P. (Ed.). (1992). Glossaire. In P. Morlon (Ed.), *Comprendre l'agriculture paysanne dans les Andes Centrales : Pérou-Bolivie* (pp. 282-327). Paris : Institut National de la Recherche Agronomique.
- Morlon, P., Bourliaud, J., Reau, R. & Hervé, D. (1992). Chapitre 1 – Un outil, un symbole, débat : la « chaquitacla » et sa persistance dans l'agriculture andine. In P. Morlon (Ed.), *Comprendre l'agriculture paysanne dans les Andes Centrales : Pérou-Bolivie* (pp. 282-327). Paris : Institut National de la Recherche Agronomique.
- Morlon, P., Higon, A., Horton, D., Tapia, M. & Tardieu, F. (1992). Chapitre 5 – Quelles mesures et quels critères d'évaluations ?. In P. Morlon (Ed.), *Comprendre l'agriculture paysanne dans les Andes Centrales : Pérou-Bolivie* (pp. 282-327). Paris : Institut National de la Recherche Agronomique.
- Morlon, P., Montoya, B. & Channer, S. (1992). Dix ans dans la vie de paysans des rives du Titicaca. In P. Morlon (Ed.), *Comprendre l'agriculture paysanne dans les Andes Centrales : Pérou-Bolivie* (pp. 282-327). Paris : Institut National de la Recherche Agronomique.
- Mujica, L.B. (2017). *Pachamama kawsan. Hacia una ecología andina*. Lima : Pontificia Universidad Católica del Perú. Instituto de Ciencias de la Naturaleza, Territorio y Energías Renovables (INTE-PUCP).
- Murra, J.V. (1992). Le contrôle vertical d'un nombre maximum d'étages écologiques et le modèle en archipel. In P. Morlon (Ed.), *Comprendre l'agriculture paysanne dans les Andes Centrales : Pérou-Bolivie* (pp. 282-327). Paris : Institut National de la Recherche Agronomique.
- Olivier de Sardan, J-P. (2008). *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Louvain-la-Neuve : Bruylant-Academia.
- Olivier de Sardan, J-P. (1995). *Anthropologie et développement. Essai en socio-anthropologie du changement social*. Paris : Éditions Karthala.
- Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO). (2013). *Coup d'envoi de l'Année internationale de l'agriculture familiale 2014*. Retrieved from <http://www.fao.org/news/story/fr/item/207557/icode/>, consulté le 10/08/2019.
- Peemans, J-P. (2018). Agricultures, ruralité, paysanneries : réflexions et questions pour une économie politique critique des discours dominants sur le

développement. *Mondes en développement*, 2(182), 21-48. doi : 10.3917/med.182.0021

Reglamento de la ley de agricultura familiar : Decreto Supremo que aprueba el Reglamento de la Ley N° 30355, Ley de Promoción y Desarrollo de la Agricultura Familiar, y crea la Comisión Multisectorial de Promoción y Desarrollo de la Agricultura Familiar. (2016). *Ministerio de Agricultura y Riego (MINAGRI)*, 20 janvier 2017, N° 015-2016. Retrieved from <https://www.datosabiertos.gob.pe/dataset/reglamento-de-la-ley-de-agricultura-familiar>, consulté le 10/08/2019.

Roudart, L. (2018). Nouvelles ruralités, agroécologie, souveraineté alimentaire : vers des alternatives de développement ? Introduction. *Mondes en développement*, 182(2), 7-19. doi:10.3917/med.182.0007

Saignes, T. & Morlon, P. (1992). De l'« archipel » ethnique au minifundium. In P. Morlon (Ed.), *Comprendre l'agriculture paysanne dans les Andes Centrales : Pérou-Bolivie* (pp. 282-327). Paris : Institut National de la Recherche Agronomique.

Salgado, R. (2019). *Les frictions territoriales entre les activités agricoles et minières : le cas d'Aija au Pérou* (Master's thesis). Université Catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve.

Stassart, P.M., Baret, P., Grégoire, J-C., Hance, T., Mormont, M., Reheul, D., Stilmant, D., Vanloqueren, G. & Visser, M. (2012). L'agroécologie : trajectoire et potentiel pour une transition vers des systèmes alimentaires durables. In Van Dam, D., Nizet, J., Streith, M. & Stassart, P.M. (dir.), *Agroécologie, entre pratiques et sciences sociales*, (pp. 25-51). Dijon : Educagri Éditions.

Tipula, P. & Alvarado, S. (2016). *Directorio 2016 : comunidades campesinas del Perú. SICCAM – Sistema de Información sobre Comunidades Campesinas del Perú*, Instituto del bien común – Centro Peruano de Estudios Sociales (CEPES), Lima.

Toledo, V.M. (2012). La agroecología en Latinoamérica : tres revoluciones, una misma transformación. *Agroecología*, 6, 37-46. Retrieved from <https://revistas.um.es/agroecologia/article/view/160651>, consulté le 10/08/2019

Vaillant, M. & Dufumier, M. (2015). Archaïsme ou modernité en haute vallée du Cañar (Équateur) : de quoi la petite exploitation familiale est-elle le reflet ?. *Revue Tiers Monde*, 1(221), 27-45. doi: <https://doi.org/10.3917/rtm.221.0027>

Wezel, A., Bellon, S., Doré, T., Francis, C., Vallod, D. & David, C. (2009). Agroecology as a science, a movement and a practice. A review. *Agronomy for sustainable development*, 29(4), 503-515. doi: <https://doi-org.proxy.bib.ucl.ac.be/2443/10.1051/agro/2009004>

Annexes

Annexe 1 : Critères de sélection de l'enquête du projet IMPAC (en espagnol)

GRUPO 1: Agroecológico	GRUPO 2: Convencional
C1 = Ser pequeño productor que practica la agricultura familiar con área cultivada propia ≥ 0.1 y ≤ 1 ha y >1 y ≤ 5 has	C1 = Ser pequeño productor que practica la agricultura familiar con área cultivada propia ≥ 0.1 y ≤ 1 ha y >1 y ≤ 5 has
C2 = Vivir en la misma comunidad motivo del estudio en donde tienen y manejan su predio y que a su vez son propietarios del mismo.	C2 = De preferencia vivir en la misma comunidad del grupo en estudio, manejar su predio y ser propietario y/o residir en una comunidad con características similares.
C3 = Mínimo 70% de su área productiva de su propiedad es agroecológica (idealmente sería el 100%).	C3 = Mínimo 70% del área productiva de su propiedad es convencional (idealmente sería el 100%).
C4 = Poseer certificación orgánica vigente y/o producir utilizando prácticas agroecológicas, en al menos.... - 02 técnicas de abonamiento orgánico (compost, biol, EM, bocashi, etc.) - 02 técnicas de conservación de suelos y agua (zanjas, mulching, terrazas, etc.). - 02 técnicas de diversificación de cultivos (rotación, asociación, agroforestería, etc.) - 02 técnicas de control ecológico de plagas/enfermedades (caldos minerales, trampas, macerados, etc.) Y no usar ningún insumo sintético en el área declarada como agroecológica o en transición, y/o usar un solo insumo sintético de manera ocasional	C4 = No haber poseído certificación orgánica y producir convencionalmente, aplicando al menos tres categorías de insumos sintéticos ubicados dentro de las siguientes categorías: - Fertilizantes químicos (Urea/Fosfatos, cloruros) - Insecticidas químicos - Fungicidas químicos. - Herbicidas químicos - Fitohormona de crecimiento - Abonos foliares sintéticos Y utilizar no más de una práctica agroecológica de cada una de las siguientes categorías: - Técnicas de abonamiento orgánico - Técnicas de conservación de suelos y agua - Técnicas de diversificación de cultivos (asociación y rotación). - Técnicas de control ecológico de plagas y enfermedades

C5 = Hayan iniciado la transición/conversión a la producción agroecológica desde por lo menos 3 años.	C5 = Que tengan practicando la agricultura convencional por lo menos 3 años.
C6= En el área en transición/conversión, cultivan mínimo 6 especies vegetales y crían por lo menos 2 especies de animales domésticos y por lo menos tienen 2 especies de árboles.	
Criterio a analizar después de aplicada la encuesta, <i>“Los ingresos agropecuarios representan por lo menos el 35% del total de ingresos familiares”</i> .	

Annexe 2 : Résultats utilisés de l'enquête du projet IMPAC (en espagnol)

102 Se considera usted un productor ecológico					
Tipo de productor	SI	No	Total		
Participante	96,36	3,64	100		
No Participante	86,67	13,33	100		
Total	92	8	100		
Pearson 2) = 1.1773 Pr = 0.555					
Cramér's V = 0.1131					

205 ¿Cuál es su idioma materno?					
Tipo de hogar productor	Español	Quechua	Españos y que	Otro	Total
Participante	14,6	12,7	70,9	1,8	100
No Participante	4,4	22,2	68,9	4,4	100
Total	10,0	17,0	70,0	3,0	100
Pearson 3) = 4.4212 Pr = 0.219					
Cramér's V = 0.2103					

301 ¿Qué actividad le genera más ingresos económicos a su familia? (RU)						
Tipo de hogar productor	Agricola	pecuaria	Negocio	Artesanía	Otro	Total
Participante	41,82	9,09	1,82	1,82	45,45	100
No Participante	51,11	6,67	2,22	0	40	100
Total	46	8	2	1	43	100
Pearson 4) = 1.6561 Pr = 0.799						
Cramér's V = 0.1287						

303 ¿Ud. cría animales?					
Tipo de hogar productor	SI	NO	Porce. Acum		
Participante	100	0	100		
No Participante	95,56	4,44	100		
Total	98	2	100		

307 *¿Qué tipo de cultivos siembra en su chacra?											
	Tipo de hogar productor	SI	NO	SI (%)	NO (%)	Chi2	V Cramer	Ha. mediana	Desvi Estandr	Min	Max
1=Papa	Participante	54	1	98,2	1,8	0,36	-0,09				
	No Participante	45	0	100,0	0,0						
2=Maíz	Participante	16	39	29,1	70,9	0,00	0,29				
	No Participante	4	41	8,9	91,1						
3=Trigo	Participante	30	25	54,5	45,5	0,00	0,32	1,00	0,50	1,00	2,00
	No Participante	10	34	22,7	77,3						
4=Granadilla	Participante	0	51	0,0	100,0						
	No Participante	0	42	0,0	100,0						
5=Haba	Participante	46	8	85,2	14,8	0,02	0,24				
	No Participante	29	16	64,4	35,6						
6=Alfalfa	Participante	49	6	89,1	10,9	0,00	0,30	1,00	0,31	1,00	2,00
	No Participante	28	16	63,6	36,4						
7=Cebada	Participante	43	11	79,6	20,4	0,36	-0,09				
	No Participante	39	6	86,7	13,3						
8=Tarwi	Participante	13	41	24,1	75,9	0,92	-0,01				
	No Participante	11	33	25,0	75,0						
9=Hortalizas	Participante	11	42	20,8	79,2	0,33	0,10				
	No Participante	6	39	13,3	86,7						
10=Otro	Participante	7	44	13,7	86,3	0,77	-0,03				
	No Participante	7	37	15,9	84,1						

417 ¿Qué hace con el estiércol de sus animales?											
	Tipo de hogar productor	SI	NO	SI (%)	NO (%)	Total	Chi2	V Cramer			
1=Lo dejan en la chacra	Participante	25	30	45,5	54,5	100,0	1,00	0,00			
	No Participante	20	24	45,5	54,5	100,0					
2=Lo almacena para abonar	Participante	39	16	70,9	29,1	100,0	0,77	0,03			
	No Participante	30	14	68,2	31,8	100,0					
3=Hace abonos orgánicos	Participante	36	19	65,5	34,5	100,0	0,00	0,40			
	No Participante	11	33	25,0	75,0	100,0					
4=Lo usa como combustible	Participante	1	54	1,8	98,2	100,0	0,37	0,09			
	No Participante	0	44	0,0	100,0	100,0					
5=Lo almacena para la venta	Participante	1	54	1,8	98,2	100,0	0,37	0,09			
	No Participante	0	44	0,0	100,0	100,0					
6=Otro	Participante	0	55	0,0	100,0	100,0	0,27	-0,11			
	No Participante	1	44	2,2	97,8	100,0					

501 ¿Quiénes principalmente migran?								
Tipo de hogar productor	Esposo	Esposa	Hijo	Hija	Otro	NO MIGRA NADIE		
Participante	1,6	1,6	37,6	46,4	0,8	12	100	
No Participante	0	0	45,71	42,86	0	11,43	100	
Total	0,87	0,87	41,3	44,78	0,43	11,74	100	
Pearson 5) = 5.2855 Pr = 0.382								
Cramér's V = 0.1516								
501a ¿En qué se ocupan?								
Tipo de hogar productor	Comercio	Minería	Construcción	Transporte	Estudios	Otro	Total	
Participante	13,76	7,34	2,75	0,92	19,27	55,96	100	
No Participante	7,53	9,68	7,53	2,15	23,66	49,46	100	
Total	10,89	8,42	4,95	1,49	21,29	52,97	100	
Pearson 5) = 5.7963 Pr = 0.327								
Cramér's V = 0.1694								
501b Tipo de migración								
Tipo de hogar productor	Temporal	Permanente	Total					
Participante	22,43	77,57	100					
No Participante	14,13	85,87	100					
Total	18,59	81,41	100					
Pearson 1) = 2.2512 Pr = 0.134								
Cramér's V = 0.1064								
501c Tipo de apoyo familiar								
Tipo de hogar productor	Envío de remesas	Fuerza de trabajo	Total					
Participante	56,25	43,75	100					
No Participante	82,5	17,5	100					
Total	66,35	33,65	100					
Pearson 1) = 7.5965 Pr = 0.006								
Cramér's V = -0.2703								
502 ¿Qué ventajas cree que tiene la agricultura ecológica?								
	Tipo de hogar productor	SI	NO	SI (%)	NO (%)	Total	Chi2	V Cramer
1=Producir alimentos sanos	Participante	55	0	100,0	0,0	100,0	0,27	0,11
	No Participante	44	1	97,8	2,2	100,0		
2=Tener un mejor precio	Participante	36	19	65,5	34,5	100,0	0,57	0,06
	No Participante	27	18	60,0	40,0	100,0		
3=Depender menos de insumos externos	Participante	48	7	87,3	12,7	100,0	0,04	0,20
	No Participante	32	13	71,1	28,9	100,0		
4=Conservación del medio ambiente	Participante	54	1	98,2	1,8	100,0	0,11	0,16
	No Participante	41	4	91,1	8,9	100,0		
5=Mayor vida del producto cosechado	Participante	50	5	90,9	9,1	100,0	0,12	0,16
	No Participante	36	9	80,0	20,0	100,0		
503 ¿Qué ventajas cree que tiene la agricultura convencional?								
	Tipo de hogar productor	SI	NO	SI (%)	NO (%)	Total	Chi2	V Cramer
1=Genera más ganancia	Participante	42	11	79,2	20,8	100,0	0,10	0,17
	No Participante	29	16	64,4	35,6	100,0		
2=Da mayores rendimientos	Participante	50	5	90,9	9,1	100,0	0,50	0,07
	No Participante	39	6	86,7	13,3	100,0		
3=Mayor tamaño de los productos	Participante	50	5	90,9	9,1	100,0	0,48	0,07
	No Participante	38	6	86,4	13,6	100,0		
4=Usa menos químicos para el control de plagas	Participante	51	4	92,7	7,3	100,0	0,77	0,03
	No Participante	41	4	91,1	8,9	100,0		
5=Tienen un mercado mayor	Participante	30	25	54,5	45,5	100,0	0,22	0,22
	No Participante	19	26	42,2	57,8	100,0		
6=Menos trabajos	Participante	36	19	65,5	34,5	100,0	0,57	0,06
	No Participante	27	18	60,0	40,0	100,0		
504 ¿Cómo hacen para predecir el clima?								
	Tipo de hogar productor	SI	NO	SI (%)	NO (%)	Total	Chi2	V Cramer
1=Observación de los astros	Participante	50	5	90,9	9,1	100,0	0,50	0,07
	No Participante	39	6	86,7	13,3	100,0		
2=Presencia de vientos fuertes	Participante	11	44	20,0	80,0	100,0	0,30	-0,10
	No Participante	13	32	28,9	71,1	100,0		
3=Información de los abuelos	Participante	38	17	69,1	30,9	100,0	0,47	-0,07
	No Participante	34	11	75,6	24,4	100,0		
4=Mira la floración de los arbustos típicos	Participante	8	47	14,5	85,5	100,0	0,41	-0,08
	No Participante	9	34	20,9	79,1	100,0		
5=Ve el comportamiento de los animales	Participante	17	38	30,9	69,1	100,0	0,83	0,02
	No Participante	13	32	28,9	71,1	100,0		
6=Estaciones meteorológicas	Participante	7	48	12,7	87,3	100,0	0,48	-0,07
	No Participante	8	37	17,8	82,2	100,0		
7=Otro	Participante	4	51	7,3	92,7	100,0	0,91	0,01
	No Participante	3	42	6,7	93,3	100,0		

511 "Entre su esposo(a) y Ud. quién mayormente decide sobre											
	Tipo de hogar productor	Hombre	Mujer	Ambos	Hombre (%)	Mujer(%)	Ambos (%)	Total	Chi2	V Cramer	
1=Cómo usar los ahorros	Participante	1	16	29	2,2	34,8	63,0	100,0	0,57	0,11	
	No Participante	1	10	30	2,4	24,4	73,2	100,0			
2=Cómo usar los ingresos	Participante	1	13	32	2,2	28,3	69,6	100,0	0,47	0,13	
	No Participante	1	7	33	2,4	17,1	80,5	100,0			
3=Sobre gastos de salud de sus hijos	Participante	1	8	36	2,2	17,8	80,0	100,0	0,56	0,12	
	No Participante	1	4	36	2,4	9,8	87,8	100,0			
4=Sobre la educación de sus hijos	Participante	1	5	39	2,2	11,1	86,7	100,0	0,98	0,02	
	No Participante	1	4	36	2,4	9,8	87,8	100,0			

603 El año pasado, ¿Hubo meses en el que no han tenido suficiente alimento para consumir?

Tipo de hogar productor	SI	NO	Total
Participante	45,45	54,55	100
No Participante	60	40	100
Total	52	48	100

Pearson 1) = 2.0979 Pr = 0.148

Cramér's V = -0.1448

606 Principalmente, ¿dónde consigue los alimentos que consume en su casa?

	Tipo de hogar productor	SI	NO	SI (%)	NO (%)	Total	Chi2	V Cramer
1=De su chacra ecológica	Participante	53	2	96,4	3,6	100,0	0,00	0,31
	No Participante	34	11	75,6	24,4	100,0		
2=De su chacra convencional	Participante	34	20	63,0	37,0	100,0	0,00	-0,36
	No Participante	42	3	93,3	6,7	100,0		
3=Compra de la tienda	Participante	42	13	76,4	23,6	100,0	0,32	-0,10
	No Participante	38	7	84,4	15,6	100,0		
4=Compra del mercado	Participante	38	17	69,1	30,9	100,0	0,34	0,09
	No Participante	27	18	60,0	40,0	100,0		
5=Intercambio con vecinos	Participante	30	25	54,5	45,5	100,0	0,22	0,12
	No Participante	19	26	42,2	57,8	100,0		
6=Del vaso de leche	Participante	6	49	10,9	89,1	100,0	0,97	0,00
	No Participante	5	40	11,1	88,9	100,0		
7=Del comedor popular	Participante	1	54	1,8	98,2	100,0	0,44	-0,08
	No Participante	2	43	4,4	95,6	100,0		
8=Otro	Participante	2	52	3,7	96,3	100,0	0,19	0,13
	No Participante	0	45	0,0	100,0	100,0		

608 Para proveerse de carne en su alimentación, ¿Utiliza las crías que tiene en su predio?

Tipo de hogar productor	SI	NO	Total
Participante	98,18	1,82	100
No Participante	91,11	8,89	100
Total	95	5	100

Pearson 1) = 2.6050 Pr = 0.107

Cramér's V = 0.1614

608a si su respuesta es SI, ¿Con qué frecuencia lo hace?

Tipo de hogar productor	Semanal	Quincenal	Mensual	Anual	Otro	Total
Participante	33,33	40,74	24,07	1,85	0	100
No Participante	17,07	34,15	41,46	4,88	2,44	100
Total	26,32	37,89	31,58	3,16	1,05	100

Pearson 3) = 6.1634 Pr = 0.104

Cramér's V = 0.2588

613 ¿Cómo se trata cuando tiene alguna enfermedad? (RU)

Tipo de hogar productor	Uso medicina natural	Uso medicina	Ambas	Total
Participante	29,09	1,82	69,09	100
No Participante	11,11	8,89	80	100
Total	21	5	74	100

Pearson 2) = 6.6828 Pr = 0.035

Cramér's V = 0.2585

Annexe 3 : Fiches des agriculteurs enquêtés (10)

<i>Agriculteur A</i>
L'agriculteur A est un agriculteur qui considère que l'agroécologie, c'est reprendre des savoirs ancestraux. Il cultive et exerce de temps en temps d'autres métiers. Il consomme ce qu'il cultive, vend ce qu'il reste de la récolte et s'il ne vend pas tout, il le consomme. Bien que les récoltes vendues soient une source de revenus, c'est avant tout l'élevage et la vente de fromage qui assure le premier revenu. Selon lui, sans l'élevage, ce serait compliqué de survivre. En ce qui concerne les produits chimiques, il en applique surtout sur son champ de pommes de terre quand c'est nécessaire (si présence de ravageurs ou de maladies), mais pas là où il cultive des céréales. Il m'explique également qu'il dialogue avec d'autres agriculteurs pour trouver ce qui fonctionne le mieux en termes d'engrais naturels. Tout ce qu'il cultive sans intrants chimiques, il est obligé de l'aligner au prix des produits conventionnels sinon, ce n'est pas possible de vendre. Enfin, selon cet agriculteur, beaucoup d'agriculteurs se sont mis à cultiver de tout pour l'agriculture d'exportation et c'est pour cette raison qu'ils recourent aux produits chimiques. Quant à lui, il cultive uniquement des espèces qui poussent ici dans cette région de la <i>Sierra</i> (orge, blé, pommes de terre principalement).

<i>Agriculteur B</i>
Selon l'agriculteur B, l'agroécologie correspond au fait de réutiliser les savoirs de ses parents et grands-parents. C'est également est un vecteur de santé. C'est un agriculteur dont le discours est empreint de frustration. Pour lui, les politiques ne connaissent pas ce qu'il se passe dans les campagnes. Selon lui, tout ce qu'elles veulent, c'est toujours plus d'argent. Si les gens ne sont pas forcés d'adopter des méthodes plus écologiques, ils ne changeront pas d'eux-mêmes. Aujourd'hui, il travaille avec les ONG de la zone et met en place des projets avec elles. Il a décidé de se réapproprier les savoirs traditionnels pour produire des aliments sains. Pour ce faire, il a d'abord participé à un projet d'irrigation du village et a pris contact avec les ONG. Depuis lors, il est souvent pris en exemple lors des visites des ONG ou lors d'événements organisés par celles-ci.

Pour cet agriculteur, même s'il aime s'occuper de la *chacra*, ce n'est pas un travail facile. Il valorise la terre qui le lui rend bien car il n'utilise pas de produits chimiques. Pour lui, réutiliser des pratiques traditionnels demande du temps, il faut être patient, mais ça vaut la peine. « Pratiquer l'agroécologie », c'est « *el camino de cada uno* », une expérience personnelle.

Il se demande souvent que vont faire tous ces gens qui partent vivre et travailler sur la Côte ou ceux qui vont dans les mines. Lui-même a travaillé dans les mines, mais il s'est rapidement rendu compte que physiquement, c'était compliqué. Il gagnait davantage d'argent du fait d'exercer un métier à la mine, mais il ne pouvait pas produire ses propres aliments et dépendait d'autres personnes pour répondre aux besoins de sa famille. Selon ses dires, le prix des produits écologiques n'est pas fixe et cela ne motive pas les agriculteurs à s'engager dans des pratiques agroécologiques qui prennent plus de temps et d'énergie.

Enfin, selon l'agriculteur B, les personnes qui continuent d'utiliser des produits chimiques sont des personnes égoïstes qui ne pensent pas à la santé des autres et surtout, à leur propre santé.

Agriculteur C

Cet agriculteur affirme ne pas utiliser les savoirs traditionnels en ce qui concerne les engrais, les systèmes de polyculture-élevage, les associations de cultures. Selon lui, utiliser des intrants chimiques est devenu une habitude et c'est sans doute la raison pour laquelle les gens continuent d'en utiliser. Il exerce plusieurs métiers tout au long de l'année allant de l'artisanat à l'agriculture en passant par le commerce. Avec ses différents métiers, il ne consacre que peu de temps à l'agriculture, il utilise donc des intrants chimiques de synthèse (engrais, pesticides et herbicides) pour que ce soit plus rapide. Ce qu'il cultive, c'est pour sa propre consommation et vendre ce qu'il reste après l'autoconsommation. Il cultive principalement de l'orge, du blé et des pommes de terre.

Il affirme avoir déjà participé à un projet écologique, mais il est déçu car le projet n'a pas porté ses fruits. Avec d'autres agriculteurs, il a tenté de ne plus utiliser de produits chimiques sur une *chacra* de pommes de terre pendant une saison, mais la *chacra* n'a pas donné les mêmes quantités de pommes de terre qu'avec des produits chimiques. A cause de cela, il n'a pas pu vendre ses produits. C'est pourquoi il n'est pas convaincu des pratiques traditionnelles agroécologiques.

<i>Agriculteur D</i>
L'agriculteur D a fait plusieurs essais et a remarqué que dans le cas des céréales comme l'orge et le blé, il n'était pas obligé d'utiliser de produits chimiques pour assurer une récolte qui puisse nourrir sa famille. Par contre, il mentionne que certains terrains ont besoin de produits chimiques sinon, sans cela, ils ne produisent rien du tout ou très peu. Il utilise des produits chimiques parce qu'il souhaite assurer la vente de produits et privilégie les récoltes écologiques pour la consommation de sa famille. Selon cet agriculteur, le problème des produits écologiques, c'est qu'ils ont le même prix que les produits standards. Ce qui le fait vivre, c'est l'agriculture et l'élevage. Il peut vendre la viande de son élevage. Cela ne l'empêche toutefois pas de cumuler plusieurs professions durant l'année. Parfois, la municipalité a besoin d'ouvriers pour tel ou tel travail public. De plus, il sait comment faire du pain donc quand les temps sont durs, il vend le pain qu'il fait lui-même. Enfin, pour lui, l'agroécologie, c'est un mélange de différents savoirs traditionnels. D'ailleurs, sa femme ajoute qu'avec leur génération, les produits chimiques ont pris de l'ampleur alors qu'avant qu'ils soient utilisés, leurs parents et grands-parents avant eux cultivaient et parvenaient à se nourrir sans cela.

<i>Agriculteur E</i>
L'agriculteur a entendu parler d'agroécologie par le biais d'associations d'agriculteurs. Très vite, il a voulu réutiliser les savoirs traditionnels pour cultiver et produire sainement pour sa famille. Selon lui, l'agriculture est un mode de vie, surtout en ce qui concerne les savoirs traditionnels qui prennent beaucoup de temps et demandent de l'observation. Cet agriculteur consomme le fruit de ses récoltes et vend ce qu'il reste de celles-ci après qu'il ait assuré la sécurité alimentaire de sa famille. Il affirme avoir moins de clients car il produit en moins grandes quantités, mais ses clients sont plus réguliers et les produits sont plus sains. Les récoltes offrent donc moins en termes de quantité, mais davantage en termes de qualité. Cet agriculteur dénonce également que certains membres d'associations écologiques deviennent membres uniquement par intérêt et pour bénéficier du soutien des ONG et des ingénieurs présents dans la zone qui travaillent

régulièrement avec les associations de producteurs ou d'agriculteurs. Il explique également que les personnes qui pratiquent l'agriculture « conventionnelle » ont pour but de gagner de l'argent et qu'elles récoltent davantage grâce aux intrants chimiques.

Agriculteur F

L'agriculture F affirme que ce qu'il consomme, lui et sa famille, est issu de l'agriculture sans intrants chimiques. Il connaît les dangers de l'agriculture conventionnelle et pense que c'est plus sain de produire sans utiliser de produits chimiques pour la croissance des cultures. Il affirme avoir été convaincu par des pratiques traditionnelles agroécologiques car il a pu constater par lui-même que cela « fonctionnait ». Il a vu chez d'autres agriculteurs et aussi sur base d'expériences qu'il a faites dans sa *chacra* que la terre produit sans intrants chimiques. L'agriculteur F avoue toutefois que l'agriculture « conventionnelle » est une question de facilité, il suffit d'attraper le sac-à-dos et de vaporiser la terre. Produire conventionnellement, c'est aussi pouvoir vendre et vivre aussi de la vente.

Selon cet agriculteur, sans les ONG, les changements n'auraient pas lieu dans les mentalités même si les gens savent quels sont les produits sains ou nocifs pour la santé. Grâce aux ingénieurs et aux liens qu'il a créés avec eux, il a pu se perfectionner dans certains systèmes d'irrigation (notamment le goutte-à-goutte). Il éprouve une certaine fierté de vendre les produits écologiques lorsque ceux-ci ne sont pas consommés par la famille. Certaines personnes lui achètent les produits écologiques, mais cela concerne souvent des membres de la famille élargie. Il affirme qu'il veut continuer à vendre et que l'agriculture est pour lui une forme de divertissement, il s'est rendu compte en n'utilisant plus d'intrants chimiques que la nature lui était d'une aide précieuse. Petit à petit, il a pu voir dans la terre le retour des vers-de-terre, ce qui signifie pour lui que la terre vit et qu'elle est en bon état de santé. Enfin, il arrive qu'il exerce plusieurs métiers quand c'est plus difficile pour sa famille et lui. Il apprécie également exercer d'autres métiers. A l'avenir, il veut continuer de vendre et il considère que ce serait plus facile de cultiver totalement agroécologiquement si la *chacra* permet à la fois de nourrir sa famille et de vendre.

Agriculteur G

Cet agriculteur vit de l'agriculture et de la vente des produits qu'il récolte sur les marchés locaux ou lors d'évènements collectifs particuliers comme par exemple, des fêtes religieuses ou des matchs de football. Il lui arrive d'exercer d'autres métiers pendant une courte durée pour arrondir les fins de mois. Il est reconnu par les ONG comme étant un des agriculteurs utilisant le plus de pratiques agroécologiques. Durant les années 1990, un évènement d'intoxication aux pesticides dans le lait donné à des enfants d'une école de Cusco l'a profondément touché et incité à ne plus utiliser d'intrants chimiques dans ses cultures. Il a donc petit à petit repris des pratiques traditionnelles pour fertiliser la terre de la *chacra* et la rendre libre de produits chimiques.

De plus, il a fait part de ses premiers résultats et expériences à d'autres agriculteurs en mettant en place un dialogue. Il s'est ensuite tourné vers les ONG dans la zone pour obtenir un soutien et un appui et développer ses pratiques car il a remarqué que les ONG lui faisaient gagner du temps. Lorsqu'il a décidé de bannir les intrants chimiques de synthèse de ses cultures, il a commencé par réutiliser les excréments de ses animaux comme engrais et fertilisants. Par la suite, il a fait des expériences et tenter d'associer certaines cultures comme le lupin et les fèves. Il comprend aujourd'hui, à nouveau, qu'il ne contrôle pas la terre, mais que c'est la terre qui le contrôle. Toute son expérience repose sur l'observation de la terre et cela prend beaucoup de temps. C'est pourquoi, aujourd'hui, il se dédie principalement à la *chacra*.

Actuellement, selon lui, les personnes qui continuent d'utiliser des intrants chimiques et qui continuent d'utiliser un fumigateur pour traiter leurs cultures sont des personnes qui recherchent la facilité. Enfin, il explique que certaines personnes n'achetaient pas ses produits écologiques car il avait augmenté le prix de ces produits. Selon lui, les gens sont pauvres et ne sont pas prêts à payer plus cher pour des produits « sains ». Dans ce cas, il est obligé de vendre ses produits écologiques au prix standard qui est celui des produits traités avec des intrants chimiques. Il considère que l'agroécologie, c'est pratiquer l'agriculture comme ses parents ou grands-parents la pratiquaient.

Agriculteur H

Cet agriculteur H a entendu parler d'écologie pour la première fois dans les années 1980-1990. Il a été sensibilisé à l'écologie grâce à la mise en place de potagers et de serres par ONG dans les écoles de la région d'Aija. Grâce à ces petits projets, il a pu voir de ses yeux que cultiver sans intrants chimiques était possible. Il avait également remarqué que les sols ne produisaient plus autant qu'avant, les sols mourraient. Il a donc décidé d'en parler à d'autres agriculteurs qui avaient observé la même chose. C'est alors qu'a eu lieu la création d'associations et organisations d'agriculteurs pour s'appuyer les uns les autres et bénéficier du soutien des ONG.

Ces associations d'agriculteurs ont donc commencé par les engrais sur la base d'une méthode d'essais-à-erreurs. Au début des années 2000, les agriculteurs et paysans de ces associations ont commencé à revendiquer des cultures écologiques. Il a également remarqué qu'au sein de ces associations existaient un échange et un dialogue dont il n'avait jamais fait l'expérience en tant qu'agriculteur. Il affirme que dans les autres associations d'agriculteurs, il n'y a pas autant de communication parce que c'est la compétition qui les anime.

Au fur et à mesure d'étendre les méthodes écologiques à ses parcelles, il s'est rendu compte qu'il reprenait des savoirs que son père appliquait. Pour lui, l'agroécologie, c'est ça : reprendre les savoirs traditionnels et ancestraux car ces savoirs sont plus écologiques que l'agriculture conventionnelle. Maintenant, il explique que du fait d'avoir observé ses sols, il voit la nature comme un grand écosystème. Il a d'ailleurs vu que les pesticides qu'il appliquait tuaient certes les insectes ravageurs, mais aussi les bons insectes qui assuraient un équilibre.

Aujourd'hui, l'agriculteur H vit de sa pension et de la vente des produits qu'il peut vendre. D'ailleurs, il avoue que ce qui est cultivé de manière écologique, c'est pour la consommation de sa famille et si éventuellement, il reste quelque chose après autoconsommation, il le vend. Seulement, le prix des produits écologiques est égal au prix standard. Il pense que si les gens ne produisent pas de manière écologique, c'est parce que l'agriculture conventionnelle est beaucoup plus facile à pratiquer : « *La agricultura convencional es facilismo* ». Selon lui, il n'y a pas assez de sensibilisation aux effets néfastes des produits chimiques, il trouve que le

gouvernement étatique ou régional devrait faire des campagnes de sensibilisation pour remédier à cela.

Agriculteur I

L'agroécologie correspond aux savoirs qu'il a vu durant son enfance, à savoir ceux de ses parents. Selon lui, lorsqu'il était enfant, les gens cultivaient pour se nourrir et ne vendaient pas leur production. Quand ils avaient besoin de quelque chose en particulier, ils troquaient. L'agriculteur I est d'ailleurs un peu nostalgique du passé. Il explique qu'avant qu'on commence à utiliser des produits chimiques, il n'y avait pas autant de légumes que maintenant, il n'y avait pas autant de fruit et il était rare de trouver du sel ou du sucre. Maintenant, les gens disent toujours qu'ils doivent cultiver plus grand et plus gros pour que leur commerce tourne. Quand l'agriculteur I avertit d'autres agriculteurs sur la stérilité de la *chacra* à cause des produits chimiques, ils riaient en disant qu'il raconte des bêtises.

Aujourd'hui, il pratique le savoir de ses ancêtres et est fier de pouvoir travailler avec les ONG. Pour lui, l'agriculture conventionnelle est une question de facilité. En pratiquant de l'agriculture plus écologique et qui respecte la nature, ce sont parfois les maladies et les parasites qui attaquent les cultures tandis que dans le cas de l'agriculture conventionnelle, ce sont les produits chimiques qui les font mourir.

L'agriculteur I consomme le fruit de ses récoltes et ce qu'il reste, il le vend sur les marchés écologiques locaux. Il est embêté car les consommateurs protestent lorsqu'il veut vendre à des prix plus élevés que les prix standards des produits conventionnels. Le seul moyen de vendre à des prix un peu plus élevés est de vendre sur des « marchés bios » reconnus par les autorités sauf que pour cela, il faut prouver que la *chacra* est écologique. Il affirme aussi qu'il y a certaines personnes à qui il est possible d'expliquer les effets négatifs de l'agriculture conventionnelle qui peuvent comprendre et prêter attention aux méthodes utilisées pour cultiver. Par contre, il en existe d'autres pour lesquels ça ne vaut même pas la peine d'expliquer quoi que ce soit. Aujourd'hui, la nature lui fait de la peine, il pense qu'elle est en mauvais état à cause de tous les produits chimiques et les déchets des mines qu'on lui impose.

Agriculteur J

Selon l'agriculteur J, l'agroécologie correspond aux savoirs traditionnels. D'ailleurs il affirme que ses parents et grands-parents faisaient de l'agroécologie, mais qu'ils ne savaient pas qu'il s'agissait en fait de l'agroécologie. Toutefois, il pense que cultiver sans intrants chimiques s'avère compliqué car il est difficile d'obtenir une bonne production. Il n'applique de produits chimiques que sur une partie de la *chacra*.

Son opinion est qu'il est possible de reprendre les pratiques traditionnelles, mais seulement sur de petites surfaces. En effet, pour lui, les pratiques traditionnelles agroécologiques ne permettent pas d'obtenir des rendements importants. C'est pourquoi il utilise des intrants chimiques. En effet, leur utilisation est plus facile et de cette manière, il est certain d'obtenir une quantité suffisante pour se nourrir et vendre. Par conséquent, s'il n'utilise pas de produits chimiques, c'est difficile de vendre. Il mentionne néanmoins qu'il essaye d'acheter les produits chimiques les moins toxiques même si ce sont ceux-là qui coûtent plus cher. De plus, pratiquer l'agriculture comme ses parents le faisaient demande beaucoup de matériel et de moyens qu'il n'a pas.

Il explique qu'il a déjà participé à un projet écologique dans les années 1990-2000. Le projet consistait à appliquer un traitement manuel des insectes nuisibles aux cultures. C'était compliqué car les insectes venaient la nuit. Il était donc impossible de se débarrasser d'eux à la main car la nuit, tout le monde dort. Son expérience de l'écologie n'était donc pas positive.

L'agriculteur J cumule également plusieurs métiers. Il affirme que cela ne le dérange pas et qu'il apprécie de pouvoir endosser plusieurs professions au cours d'une année. Il pense qu'à l'avenir, il ne changera pas sa manière de fonctionner car elle permet de nourrir sa famille et il aime les différentes activités qu'il fait. Il explique aussi que sans l'élevage, il serait difficile de survivre car il fournit de la viande à sa famille.

Résumé :

Dans un contexte actuel d'écologisation des pratiques, l'agroécologie se présente comme l'écologie de l'agriculture. Face à la diffusion du concept de l'agroécologie qui revendique des savoirs traditionnels paysans comme fondements, la place de ces savoirs et de l'agriculture familiale paysanne andine dans le développement écologique de l'agriculture est débattue. Aija est une province dans laquelle travaillent des ONG belges et péruviennes dont l'un de leurs objectifs est la promotion de l'agroécologie.

Ce travail aborde ce que représente l'agroécologie aux yeux des paysans andins d'Aija. A travers leur vécu, le présent mémoire cherche à savoir à quoi l'agroécologie fait écho et à quelle(s) réalité(s) elle répond dans ce paysage agricole. En analysant cette question, celle de la différence des temporalités surgit et met en évidence la transition agroécologique pensée de manière linéaire. Les témoignages recueillis ont été complétés par une analyse historique du développement de l'agroécologie au Pérou ainsi qu'une analyse des caractéristiques de la paysannerie dans les Andes péruviennes, dans la province d'Aija.

Cette recherche démontre la complexité de l'activité agricole à Aija et permet de comprendre l'importance de l'irréductibilité de la réalité par des cadres préconçus. Enfin, en s'appuyant sur l'exemple du cas d'Aija, ce travail souhaite souligner le rôle de l'agriculture familiale paysanne dans l'écologisation de l'agriculture. Il vise à illustrer que l'appellation « agroécologie » pour désigner des savoirs paysans traditionnels tend tantôt à les revaloriser, tantôt à les « éclipser ».

Mots-clés :

Agroécologie, agriculture familiale paysanne, savoirs paysans traditionnels, sécurité alimentaire, transition agroécologique